

# LA FERRONNERIE

dans l'architecture à Paris  
aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles

Bernard Marrey



E D I T I C N T E A U

Beaucoup d'œuvres sont méconnues du fait qu'elles n'entrent pas dans les catégories, universitaires ou commerciales. Il en est ainsi de la ferronnerie architecturale. Elle est le plus souvent ignorée de l'histoire de l'architecture et, n'étant pas commercialisable, elle est ignorée des galeries et des historiens de l'art.

Et pourtant, elles enchantent les façades qu'elles agrémentent de leurs dessins. L'auteur s'est ici attaché à en répertorier quelques-unes et à en faire l'histoire : découvertes.

Les illustrations sont limitées aux œuvres des ferronniers morts depuis plus de soixante-dix ans, la législation n'ayant pas prévu la gratuité.

# LA FERRONNERIE

## dans l'architecture à Paris

### aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles

Bernard Marrey

*Sur la couverture :*  
Détail de la porte du Lycée Jules-Ferry  
par Émile Robert

© 2014, Éditions du Linteau  
ISBN 978-2-910342-94-4

ÉDITIONS DU LINTEAU  
52 RUE DE DOUAI  
75009 PARIS  
linteau@orange.fr

# Petite histoire de la ferronnerie dans l'architecture

## Sommaire

### **Petite histoire de la ferronnerie dans l'architecture**

Le fer dans les temps anciens . . . . .	5
Les bouleversements de la sidérurgie . . . . .	9
L'évolution de la serrurerie . . . . .	11
Les Monuments historiques : Pierre Boulanger . . .	13
L'essor de la construction métallique au milieu du XIX <sup>e</sup> siècle . . . . .	15
Les entreprises . . . . .	18
l'Exposition universelle de 1900 et Émile Robert . .	20
Transformations du mérier . . . . .	21
La soudure . . . . .	21
Les changements de rapports entre les architectes et les ferronniers . . . . .	23
L'apport de la main-d'œuvre hongroise . . . . .	24
L'art déco . . . . .	25

### **Bonnes adresses**

Paris . . . . .	29
Banlieue . . . . .	81

Notices biographiques . . . . .	89
---------------------------------	----

### **LE FER DANS LES TEMPS ANCIENS**

Bien qu'il soit le plus abondant des métaux, et probablement le plus répandu à la surface du globe, le fer ne se trouve que rarement à l'état pur : il est le plus souvent lié à des oxydes. La sidérurgie consiste à placer ces oxydes en présence de corps plus avides d'oxygène de façon à isoler le fer. Pendant des millénaires ce fut le charbon de bois, puis, depuis trois siècles à peine, la houille – qu'à l'origine, on appelait charbon de terre.

Dans l'état actuel de nos connaissances, les traces les plus anciennes d'« ateliers sidérurgiques » remontent à 4000 ans avant notre ère en Rhodésie septentrionale, mais les premiers centres importants ont été localisés au Caucase et datent de 1700 ans avant notre ère. Les Philistins et les Hittites en transmirent l'usage au Moyen-Orient puis en Europe, où l'Autriche en connaît l'usage vers 900 et la Gaule vers 500, toujours avant notre ère. Les Gaulois devinrent réputés pour la façon dont ils le travaillaient et surprirent les envahisseurs romains par la qualité de leurs armes, mais cet art disparut sous les invasions qui ravagèrent le pays au cours des siècles suivants.



Grille du XII<sup>e</sup> siècle au cloître de la cathédrale du Puy-en-Velay.  
Enroulements de fers plats soudés et fixés sur les montants  
par colliers fermés à chaud

On crédite généralement les établissements monastiques de son retour au début du XII<sup>e</sup> siècle. Les plus anciennes sont la grille de la cathédrale du Puy-en-Velay et les pentures de l'église d'Ébreuil, à l'ouest de Vichy. Grâce à l'invention de l'arbre à cames, le courant des rivières actionnait le martinet qui préparait les masses de fonte, mais c'est à la force du bras que le forgeron l'étirait ensuite pour le transformer en barres et en plaques. Le fait d'être battu constamment permettait de souder le fer à une température relativement basse, mais demandait une pratique d'autant plus avertie que le ferronnier ne disposait que du marteau et du burin pour éventuellement ragréer la jonction des fers ; la lime ne fut inventée qu'au XIV<sup>e</sup> siècle.

« Le XIII<sup>e</sup> siècle a vu l'apogée de la ferronnerie du Moyen Âge car on ne peut considérer comme ouvrage de forge les pentures en fer battu et repoussé des siècles suivants<sup>1</sup>. » Les plus célèbres sont celles des deux portes latérales de la façade principale de Notre-Dame de Paris qui datent de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

« Ces pentures dénotent une habileté prodigieuse, écrira Raymond Subes<sup>1</sup> ; il fallut successivement forger et étamper les brindilles, les réunir pour former des bouquets que l'on soudait aux tiges principales. Dans ces opérations, il fallait obtenir le degré de chaleur nécessaire sans brûler le fer. Les bandes principales sont formées de plusieurs tiges juxtaposées et soudées par des embrasses. Ces tiges ont autant de résistance qu'une barre pleine. On ne peut se lasser d'admirer la maîtrise de l'exécution des éléments du décor. »

Au XVI<sup>e</sup> siècle, sous l'influence italienne, le souci du décor prit le pas sur l'art de la forge qui, en France, fut alors délaissé au profit de ceux du bois et de la pierre.

Il y eut une « renaissance » qui se situe très précisément en 1642. Après trente-six années de travaux, le canal de Briare reliant la Loire à la Seine fut en effet ouvert à la circulation. Or les forges nivernaises étaient pour la plupart situées sur

1. R. Subes, *Ferronnerie d'art*, Paris, Flammarion, 1942.



*Garde-corps de l'hôtel Louis Potard, 30, quai de Béthune, 1640*

les bords de la Loire (Imphy, Fourchambault) à une époque où les routes étaient impraticables aux transports lourds. Ce nouveau débouché fut d'autant plus important que Paris connaissait alors une poussée de fièvre immobilière. L'architecte Louis Le Vau (1612-1670), qui avait épousé la fille d'un notaire, en fut l'un des acteurs d'autant plus importants qu'il se fit aussi maître de forges dès 1650. Le fer forgé, plus léger et laissant mieux passer la lumière que la pierre, la remplaça très vite pour les rampes d'escalier et les garde-corps des balcons : le quai de Béthune, dans l'île Saint-Louis lotie au cours de ces mêmes années, s'appela un temps le quai des balcons. Mais bien que Le Vau fut aussi l'architecte du Roi, il mourut endetté par ses forges.

Ses déboires ne rebutèrent pas d'autres maîtres de forges et la France étant déjà centralisée, la mode de la ferronnerie se répandit sur un dessin généralement linéaire, reprenant la forme des balustres. Ce dessin se clarifia dans des formes ordonnées, majestueuses sous l'influence grandissante de l'esprit classique, comme on peut le voir aux grilles du château de Versailles, réalisées en 1678 par Luchet.

On retrouve cette symétrie mais avec un décor plus

chargé dans la grille de l'archevêché de Sens par exemple, réalisée un demi-siècle plus tard et de nombreuses autres grilles de la période Louis XV, comme celles qui ferment la place Stanislas à Nancy, exécutées dans les ateliers de Jean Lamour de 1750 à 1758 sur le dessin d'Emmanuel Héré ; elles constituent un sommet de l'art de la ferronnerie.

Mais aux volutes de l'époque rococo, succède bientôt le goût de l'Antique – qui n'avait pourtant pas connu le fer forgé. Les lignes sont moins contournées – pour ne pas dire qu'elles sont raides – comme celles de la grille du Palais de justice à Paris, réalisée par Bigonnet sur les dessins de l'architecte Pierre Desmaisons en 1785. Son dessin reproduit assez étrangement des pilastres et un linteau comme si elle était en maçonnerie, l'ornementation étant en bronze, doré ou non ; le travail de ferronnerie a pratiquement disparu. Cette évolution s'accrut sous l'Empire.

### LES BOULEVERSEMENTS DE LA SIDÉRURGIE

Depuis un siècle, la consommation de fer n'avait cessé de croître, dévorant les forêts. Il faut en effet 120 ha de forêt pour obtenir les 16 500 stères de bois produisant les 1170 tonnes de charbon de bois nécessaires au fonctionnement d'un haut-fourneau moyen produisant 450 t de fonte, à partir desquelles une forge fabriquait 250 t de fer... La Grande-Bretagne fut la première touchée et dut importer du bois de Pologne, de Scandinavie et de Russie ; mais elle dut aussi bientôt importer du fer. On situe vers 1708, la première coulée de fonte qu'Abraham Darby parvint à réaliser en utilisant le coke. Cette invention fut suivie de perfectionnements multiples tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, principalement en Angleterre et au Pays de Galles.

Mieux pourvue en forêts et moins riche en charbon de terre, la France continua à travailler les minerais au charbon de bois. Parmi les maîtres de forges, Georges-Louis Leclerc, seigneur de Buffon s'intéressa à la fusion du fer, voulut en améliorer la qualité et obtint en 1768 l'accord du roi « pour

l'établissement d'un fourneau à fondre les mines de fer, forges, fenderies et de toutes les aisances nécessaires pour la production des produits finis. »

Ses terres de Montbard en Côte d'or étaient riches en minerai et abondamment pourvues de forêts. Il dépensa – dit-on – plus de 330 000 livres et employa jusqu'à quatre cents ouvriers. Dix ans plus tard, il produisait 400 t de fonte qu'il transformait en 225 t de barreaux de fer... dont une partie fut utilisée pour les grilles entourant le Jardin du roi, futur Jardin des plantes dont il était l'Intendant depuis 1739. La plus grande partie de ces grilles fut mise en place au cours des années 1780, décennie au cours de laquelle le fer commence à être plus largement utilisé en architecture : la charpente de la verrière du Salon carré du Louvre date de 1781, celle du Théâtre français de 1790...

Survinrent la Révolution et les guerres de l'Empire dont les besoins en canons et boulets stimulèrent la sidérurgie en concentrant la production : « en 1789, six cents hauts-fourneaux donnent 60 000 t de fonte ; en 1807, trois cents hauts-fourneaux donnent 450 000 t de fonte »<sup>1</sup>. Mais elles coupèrent aussi la France de l'Angleterre, ce qui accrut le retard des industries continentales, aussi bien sur le plan technique que quantitatif.

Si la production de la fonte continua sa progression au cours des premières décennies, les profilés n'arrivèrent sur le marché français qu'à partir des années 1835-1845. Ce fut un autre bouleversement ; certes, les laminoirs, constitués de deux rouleaux tournant en sens inverse, existaient depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Mais la faiblesse de l'énergie disponible en limitait l'usage aux métaux précieux ou mous. C'est Henry Cort qui, le premier, eut l'idée d'utiliser la machine à vapeur de Watt pour forger le fer par le laminoir. Le brevet date de 1783, mais il fallut quelque temps, en Angleterre même, pour que l'invention entre dans la pratique.

En France, les serruriers durent attendre près d'un demi-

siècle pour avoir sur le marché des fers ronds, carrés, cornières, en T, double T, U, etc., ce qui supprimait le long et pénible martelage de la masse de fer incandescente, d'où l'artisan sortait les barres dont il avait besoin.

## L'ÉVOLUTION DE LA SERRURERIE

Il s'agissait bien de serruriers ; le ferronnier étant encore « celui qui vend des objets en fers neufs », tout comme au XVI<sup>e</sup> siècle « la belle ferronnière », réputée avoir transmis la vérole à François I<sup>er</sup>, était la femme d'un marchand de fers. Ce n'est qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que l'appellation de ferronnier, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, apparaît sans doute pour distinguer le serrurier d'art du serrurier. L'*Annuaire des professions du bâtiment* Sageret n'ouvre une rubrique « Ferronnier », gratifié tout de suite du qualificatif « d'art », qu'en 1887.

Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, la serrurerie dépasse largement les limites de la seule serrure. Le mot lui-même vient de serrer qui, dans son sens ancien, signifiait fermer, enfermer, clore, d'où les grilles, portes, garde-fous... et peu à peu la mise en œuvre des métaux dans le bâtiment à l'exception de la tuyauterie et de la couverture. Si le métier est bien différent de celui du fondeur, dans la pratique, les entreprises de serrurerie mettent souvent en œuvre les deux matériaux, au moins dans les premiers temps. L'un des premiers recueils de modèles, publié par François Thiollet en 1832, s'intitule *Serrurerie et fonte de fer récemment exécutées*. Il montre, entre autres, des boutiques et galeries dont le barreaudage est un travail de serrurerie alors que les ornements sont en fonte.

L'un des meilleurs exemples de cette mixité sera fourni au début du Second Empire par l'une des plus importantes commandes publiques, les grilles du parc Monceau à Paris. C'était une opération délicate : au lendemain du coup d'État de 1852, Napoléon III avait fait restitué à l'État les biens immobiliers de la famille d'Orléans, et donc du parc, dont

1. Georges Lefranc, *Histoire du travail et des travailleurs*, Paris, Flammarion, 1975.

elle était propriétaire. Même si l'orléaniste Dupin qualifia le décret de « premier vol de l'aigle », ce n'était qu'une ré-appropriation, Louis-Philippe ayant mis son immense fortune au nom de ses enfants en 1830 avant d'accepter la couronne pour éviter que sa fortune ne soit dévolue à l'État.

Hausmann navigua habilement, vendit la moitié du parc aux frères Pereire partageant le produit de la vente pour moitié entre l'État et les héritiers de Louis-Philippe. Pereire lotit son terrain qui ceinturait le parc et en revendit les parcelles aux grandes fortunes de l'époque, Camondo, Cernuschi, Chauchard, Gouin, Menier... qui y construisirent leurs hôtels. Le parc fut fermé par des grilles réalisées par Ducros en 1861 sur les dessins de Gabriel Davioud, architecte des parcs et jardins de la Ville. Davioud s'inspira fortement du dessin des grilles d'Emmanuel Héré et Jean Lamour à Nancy, mais elles furent partiellement réalisées en fonte. Pour des raisons d'économie sans doute – encore que selon Hausmann, « elles ne coûtèrent pas beaucoup moins de 500 000 F » –, les pièces d'ornement sont en fonte et fixées par des vis sur les barreaux en fer. Outre le fait que leur entretien est de ce fait plus élevé, ces fixations étant à l'origine de points de rouille, la forme est plus lourde même si la fonte est rehaussée de dorure.

Du fait de la facilité de la reproduction de ses modèles de balcons, de grilles, de portes, etc. le coût de ceux-ci était beaucoup moins élevé qu'en fer forgé. La fonte devint ainsi le matériau d'ornementation de prédilection de la bourgeoisie montante. Outre les balcons, elle sera largement utilisée pour orner la partie supérieure des portes d'entrée des immeubles de rapport (qui se développent à cette époque), ce qui avait l'avantage de laisser passer l'air et la lumière dans les halls d'entrée. Elle sera aussi le matériau du mobilier urbain (réverbères, bancs, fontaines à boire...) tandis que les serruriers s'orienteront vers la construction métallique qui prend un grand essor à cette époque : charpentes des passages couverts (à Paris, surtout dans les années 1820), bientôt les serres (celles du muséum d'His-

toire naturelle à Paris sont construites en 1834 sur les plans de Rohault de Fleury) puis les jardins d'hiver, vérandas, marquises... en attendant les buvettes et pavillons des villes d'eaux qui connurent alors un grand essor. Toutes ces réalisations relèvent de la construction, de la charpente, mais avec un sens, un goût du décor qui en fait tout le charme.

Ainsi Baudrit qui, sur ses publicités, indique « Constructeur serrurier de la Ville de Paris 1773-1873 », restaura en 1839 la clôture du chœur de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, mise à mal pendant l'émeute de 1831, mais six ans plus tard, il présente à l'Exposition des modèles de plancher et de ferme en fer ; en 1876, il construit le marché métallique de Grenoble, tout en réalisant au cours des mêmes années des balcons pour les hôtels d'Alcantara aux Champs-Élysées et du Lau rue Jean Goujon.

Il n'en reste pas moins que l'art du serrurier perdait du terrain au profit de la fonte pour les pièces ornementales en se repliant sur une serrurerie que l'on pourrait qualifier d'utilitaire.

### LES MONUMENTS HISTORIQUES : PIERRE BOULANGER

Fort heureusement, les Français commencèrent alors à découvrir leur passé, exalté par Victor Hugo et les romantiques contre les « vieilles barbes » classiques. Dans *Notre-Dame de Paris* publié en 1831, non seulement le personnage central n'est plus un être humain ; c'est un monument, médiéval de surcroît. Louis-Philippe est alors au pouvoir : issu de l'Ancien régime, mais porté par l'insurrection, il eut à cœur de réconcilier la France nouvelle, la Révolution (à l'origine de laquelle son père avait joué un rôle non négligeable) et l'Ancien régime. Intrônisé le 9 août 1830, est-ce par hasard s'il choisit un historien pour le ministère de l'Intérieur ? Toujours est-il que François Guizot lui proposait, dès le 21 octobre, la création d'un poste d'inspecteur général des monuments historiques pour lequel il avançait le nom de Ludovic Vitet.

Il commença par dresser un état des lieux, puis par créer un service, ce qui fut fait au cours des années suivantes, Prosper Mérimée succédant à Vitet en mai 1834. L'un des premiers chantiers fut la restauration de l'église Saint-Séverin, confié en 1837 à Adolphe Gréterin et Jean-Baptiste Lassus, tous deux âgés de trente ans à peine. Ils remplacèrent la porte par celle de l'église Saint-Pierre-aux-bœufs, démolie cette même année dans l'île de la Cité.

Dès ce chantier et dans tous les suivants, l'une des principales difficultés, sinon la principale, fut le manque de main d'œuvre qualifiée, sculpteur ornemaniste et surtout verrier et serrurier. Et non seulement la main d'œuvre, mais aussi – en ce qui concerne la serrurerie « l'outillage nécessaire aux travaux d'estampage, de découpe, de battage des tôles<sup>1</sup>. » Par Grouvel ou Du Sommerard, ils firent la connaissance de Pierre Boulanger.

Il était né le 19 juin 1813 dans la serrurerie de ses parents adossée à l'église Saint-Gervais à Paris. Le jeune Pierre fut naturellement mis tôt à la forge. Vers 1829, ses parents s'installent au 6, rue de Nemours où Pierre fait la connaissance d'un garçon de son âge, fils d'un entrepreneur installé au n°2, du nom de Coiffier. Avec lui, il suit les cours du soir de dessins de la Ville de Paris, mais en 1833, il doit partir à l'armée et pour sept ans. Libéré le 31 décembre 1840, il reprend le travail chez son père mais, dès cette année-là, il se fait appeler sculpteur sur fer.

Par son ami Coiffier, il fait peu après connaissance d'un collectionneur connu, M. Grouvel, qui léguera une importante collection de meubles gothiques au musée de Cluny et qui lui confie quelques travaux de restauration de fer forgé, ainsi qu'Alexandre Du Sommerard, qui devait mourir en 1842. Dans le livre que Raymond Subes lui a consacré, les pentures du portail latéral occidental de l'église Saint-Séverin sont datées de 1845.

1. *Revue générale d'architecture et des travaux publics (RGATP)*, t. XXIX, col. 249.

« Ces premières pentures de Boulanger que l'on peut voir à l'église Saint-Séverin, à Paris, sont d'une composition extrêmement simple. Les brindilles se terminant chacune par un ornement sont liées trois par trois pour former des tiges fleuries. À leur tour ces tiges se réunissent par groupe de trois, leur soudure se trouvant masquée par une collerette, ornée elle-même de feuillages étampés. Chacune de ces branches portant un triple rameau arrivant obliquement au niveau de l'œil de la penture se trouve doublée par une branche symétrique. De nombreux clous situés au centre des motifs floraux et des tiges donnent à ces pentures à double branche leur pleine fonction de support. De fausses pentures, placées au centre de la porte et destinées à en maintenir les panneaux, sont composées de la même façon<sup>1</sup>. »

Ce travail fut suivi de nombreux autres, aussi bien pour des restaurations, à la Madeleine de Vézelay, la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, Bourges... que pour des œuvres nouvelles. Son activité se ralentit au cours des années 1870 ; il mourut en 1891 après avoir été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1881 au titre de serrurier.

### L'ESSOR DE LA CONSTRUCTION MÉTALLIQUE AU MILIEU DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

La situation de Boulanger est exceptionnelle car il semble avoir travaillé presque uniquement pour les monuments historiques. Si l'arrivée de la fonte avait amené l'abandon de la serrurerie d'art, l'emploi du fer se développa considérablement à partir des années 1840 puis surtout des années 1850 avec celui du chemin de fer. Après l'ouverture de la ligne de Paris au Pecq en 1837, on passa quelques années à débattre sur le fait de savoir qui, de l'État ou des capitaux privés, contrôlerait le nouveau moyen de transport mais, au cours des années 1850, le pays commença à se couvrir de voies ferrées.

1. R. Subes : *Pierre Boulanger*, Paris, Impr. du Compagnonnage, 1961.

La commodité des transports qui en résulta contribua au développement du tourisme thermal. Napoléon III, malade de la pierre (calculs rénaux) et l'impératrice Eugénie en furent des visiteurs assidus, contribuant à leurs succès auprès d'une classe qui s'enrichissait et pouvait voyager plus facilement. Souvent situées dans des régions au climat incertain, elles firent construire au gré de leur prospérité des marquises, buvettes, kiosques, allées couvertes, le plus souvent en métal et verre ce qui eut pour effet de stimuler l'artisanat local. Ce n'est guère qu'au tournant du siècle que la station de Vichy ayant fait appel à un architecte parisien, Charles Lecoeur, celui-ci fit appel à son tour à un ferronnier parisien dont il sera beaucoup question un peu plus loin, Émile Robert.

Sur Paris, le développement des chemins de fer facilita celui du métal dans le bâtiment, notamment du fait des expositions universelles. Le succès de la première, en 1855, invita à répéter l'opération en 1867 et comme la surface couverte nécessaire avait décuplé, on comprit qu'il serait nécessaire de construire des bâtiments provisoires, donc démontables, donc métalliques. Les expositions universelles furent un stimulant et une « réclame » pour le métal.

Présentée dans une immense halle métallique de 500 m sur 360 m, celle de 1867 fit beaucoup pour relancer le goût de la serrurerie artistique, en partie du fait que, devant l'engouement pour les plantes et les fleurs, la Commission avait consacré le quart du parc entourant la halle à une exposition horticole avec serres, jardins d'hiver, grilles, toutes plus ou moins ornementées.

Était également exposé le pavillon de repos de la famille impériale dont la porte du grand salon avait été réalisée par le serrurier Alphonse-Gabriel Moreau. César Daly y admira, entre autres détails, « un léger mais délicat bouquet de violettes de Parme repoussé au marteau ; les tiges des fleurs, formant la queue du bouquet, avaient été soudées l'une à l'autre à la forge, de manière à ne faire de tout l'ensemble qu'un seul morceau<sup>1</sup>. » Le pavillon a disparu,

mais on peut toujours admirer les balcons qu'il réalisa pour un hôtel situé 18 rue Beaurepaire sur les dessins de Jules et Paul Sédille en 1868. Quatre ans plus tard, le même César Daly pouvait écrire « qu'à cette heure, l'habileté de métier est pleinement reconquise<sup>2</sup>. » Il en créditait « la renaissance parmi nous de l'art du Moyen Âge » et l'émulation suscitée par les expositions internationales.

L'entreprise de Moreau était sans doute de dimension artisanale. Il fut néanmoins le maître « d'une pépinière d'artisans habiles à forger, à souder ou à repousser le fer », selon Lucien Magne<sup>3</sup>. Parmi eux, il y eut Émile Robert qui exécuta en 1883 dans son atelier la rampe de l'escalier d'honneur du château de Chantilly sur le dessin d'Honoré Daumet. Grand prix de Rome en 1855, collaborateur de Duc au Palais de justice de Paris, il avait été appelé par le duc d'Aumale en 1875 pour agrandir et restaurer le château, ce qu'il fit dans le goût éclectique le plus pur – si l'on peut parler d'un pur éclectisme. Le dessin de la rampe est inspiré du XVIII<sup>e</sup> siècle avec « un fort volume de la volute en feuillage du départ, terminée par une puissante tête de bélier, le déroulement des rinceaux marqués au centre par une figure symbolique alternée, fleur de lys, couronne ducale, HO pour Henri d'Orléans. » Elle fut réalisée en fer forgé orné de bronze coulé, de tôle de cuivre et de laiton repoussé au marteau et ciselé » et saluée comme un chef d'œuvre de la serrurerie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

1. RGATP, t. XXVI, col. 26.

2. RGATP, t. XXIX, col. 18. Proche de la rue Beaurepaire, on verra avec intérêt les balcons des immeubles, 7, 10 et 19 boulevard Magenta construits entre 1867 et 1869 sur les plans du même Paul Sédille avec, ou sans, son père Jules.

3. L. Magne : « Le fer dans l'art moderne », *Revue des arts décoratifs*, décembre 1900.

## LES ENTREPRISES

Bien que hautement qualifiée, l'entreprise de Moreau devait être de taille relativement modeste car, lorsque Paul Sédille fut chargé de reconstruire les magasins du Printemps après l'incendie du 9 mars 1881, lui qui était très fidèle à ses entrepreneurs, ne lui passa commande que des caisses principales. Il confia à M. Baudet<sup>1</sup> la charpente métallique – très importante du fait que le magasin fut reconstruit sur une structure en fer. C'est aussi un exemple de la ténuité de la frontière entre les serruriers et les charpentiers car en 1830, la Maison Baudet était une entreprise de serrurerie. Agrandie en 1867 par Émile Baudet, elle fut à nouveau transformée en 1876 par l'ouverture d'une usine de construction métallique à Argenteuil, tout en gardant son atelier près de la porte d'Asnières pour la serrurerie du bâtiment et la serrurerie « d'art ».

Derrière la façade qui témoignait du confort à la fois cosu et raffiné des Magasins du Printemps – et qui seul subsiste vaille que vaille actuellement – un vaisseau de 50 m de longueur sur 12 m de largeur et 30 m de hauteur sous comble vitré était destiné à éclairer et à aérer le vaste cube intérieur de l'édifice. « Il a encore pour but de réunir et d'ouvrir sur un centre commun toutes les galeries de vente des différents étages et de faire profiter l'ensemble de l'animation qui règne dans chaque partie (...) un large pont transversal à hauteur de l'entresol, meuble le milieu de la nef en offrant aux comptoirs de vente une surface précieuse, tandis qu'au premier étage, deux passerelles légères occupent l'espace<sup>2</sup>. » Toute la partie apparente de la charpente était forgée et ouvragée, probablement par des serruriers hautement qualifiés engagés par l'entrepreneur Baudet pour l'occasion. Elle était rehaussée de couleurs vives et ornée « de bronzes, d'ors et de terres émaillées. »

1. Émile Baudet, ingénieur, s'associera avec Alfred Donon en 1878. En 1927, l'entreprise créera un « atelier d'art » dont elle confiera la direction à Gilbert Poillerat.

2. Revue *Encyclopédie d'architecture*, 1885.



Dans ce secteur de la construction métallique, Baudet était alors une entreprise de taille relativement modeste comparée aux Ets Eiffel ou, davantage encore, à Schneider, Fives-Lille-Cail, la Société de construction des Batignolles et d'autres qui employaient plusieurs centaines, voire milliers d'ouvriers. Mais elles étaient entièrement vouées à la construction ; on ne leur connaît pas de serrurerie « d'art », à la différence des Ets Schwartz & Meurer qui réalisent en 1889 la marquise du

restaurant de la Grande cascade au bois de Boulogne ou les Ets Moisant-Laurent-Savey qui érigent l'escalier du Grand Palais, véritable travail de serrurerie ou de ferronnerie d'art, en même temps qu'ils construisaient la moitié nord de la grande nef pour l'Exposition universelle de 1900. Il est évident que la main d'œuvre n'était pas de même qualification dans les deux cas et qu'elle était beaucoup plus mouvante : le salaire était à l'heure, l'engagement souvent à la journée.

### L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900 ET ÉMILE ROBERT

Elle est généralement considérée, à juste titre d'ailleurs, comme une revanche des architectes et de l'Institut sur les ingénieurs qui avaient eu la part belle à l'Exposition de 1889 avec la tour de 300 m et la Galerie des machines. Mais ce qui est vrai de l'architecture ne l'est pas de la ferronnerie. Si Frantz Jourdain voit dans l'Exposition « le règne du carton-pâte », la percée nouvelle qui relie l'esplanade des Invalides aux Champs-Élysées passe par l'un des plus beaux ponts métalliques jamais réalisés et longe le Grand Palais dont, malgré tous ses efforts, Henri Deglane ne parviendra pas à masquer la couverture au grand dam des beaux esprits de l'époque. Mais, ce qui est plus surprenant, Albert Louvet, bien que Premier grand prix de Rome, dessinera un escalier dont la rampe est un des chefs d'œuvre de l'Art nouveau.

À cette Exposition, Émile Robert (dont le lecteur trouvera une note biographique en p. 101) avait reçu le Grand prix pour son ensemble du Pavillon des métaux où il avait installé un atelier et forgeait en public. Véritable militant de la ferronnerie, il avait fondé en 1896 une revue mensuelle, entièrement financée par lui, *L'art de la ferronnerie ancienne et moderne* qui tint deux ans. Sa place, dans l'histoire de la ferronnerie, est véritablement centrale car il fut l'innovateur d'un nouveau style, l'Art nouveau, un peu comme Émile Gallé le fut dans la verrerie. Jusqu'à lui, la plupart des serruriers reproduisait des modèles (pour les monuments historiques) ou exécutait des dessins faits par les architectes, la plupart

du temps dans le goût éclectique qui régnait alors. Qu'il ait forgé des œuvres sur le dessin d'architectes ou d'après ses propres dessins, Robert a sorti le fer forgé de la copie. Empruntant ses motifs à la flore et même à la faune, « il sut donner aux bouquets de métal une apparence de gracilité aérienne. » Toutefois, ajoute Harlor, « en avançant en âge, il semble qu'il ait préféré aux ingéniosités d'un crayon méticuleux les formes robustes qui paraissent être nées sous le marteau dans la chaleur et le bruit de la forge, ou plutôt, il ajoutait de plus en plus à son génie de ferronnier des dons de sculpteur. Le titre de sculpteur-forgeron était d'ailleurs, celui qu'avec raison, il affectionnait<sup>1</sup>. »

Sa grande déconvenue fut l'arrivée de la soudure.

### TRANSFORMATIONS DU MÉTIER

Dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, trois transformations de natures différentes modifièrent profondément l'art de la ferronnerie.

Une invention technique : la soudure.

Un changement de rapport entre les architectes et les ferronniers.

L'arrivée massive d'une main d'œuvre étrangère qualifiée.

### LA SOUDURE

L'invention de la soudure autogène, suivie de celle de la soudure électrique, fut la grande révolution de la mise en œuvre du fer ; elle surgit au cours de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle.

La soudure autogène, dite aussi au chalumeau ou oxyacétylénique consiste à assembler deux pièces métalliques par l'apport de fer fondu à haute température grâce à la

1. Th. Harlor, « Les fers forgés d'Émile Robert », *Exposition rétrospective*, Paris, Musée des arts décoratifs, 1925.

flamme d'un chalumeau alimenté par un mélange d'oxygène et d'acétylène. Quatre innovations successives permirent d'y parvenir.

En 1893, Henri Moissan mit au point la fabrication du carbure de calcium qui, immergé dans l'eau, produit de l'acétylène. Quatre ans plus tard, les travaux de Georges Claude et A. Hess permirent de transporter l'acétylène dans des bouteilles. Encore quatre années et C. Picard proposa le premier chalumeau oxyacétylénique : en se consumant dans l'oxygène, l'acétylène permet d'atteindre une température de flamme de 3200°. L'année suivante, en 1902, Georges Claude perfectionne le procédé de liquéfaction de l'air et fonde, grâce à son procédé économique, la société L'Air liquide.

L'invention est utilisée assez rapidement dans l'industrie métallurgique car elle permet de gagner un temps précieux sur le rivetage auquel elle se substitue. Dans la ferronnerie, il y eut une rupture entre les anciens, attachés à la forge, et les modernes – surtout industriels – qui y voyaient à la fois un gain de temps et le moyen d'employer une main d'œuvre moins qualifiée, la soudure demandant certes de l'habileté mais moins de technique que la forge.

Mais de toute façon la soudure « apporte » sur les deux pièces à souder un appoint de métal qu'il convient ensuite de faire disparaître à la meule.

La soudure électrique ou à l'arc électrique est plus ancienne, au moins sur le plan théorique, puisque c'est en 1808 que Davy et Ritter produisirent la première décharge électrique entre deux électrodes en carbone ; de forme incurvée, la décharge fut dénommée « arc ». Bernados Olewski et Slavianov orientèrent l'utilisation de l'arc vers la fusion du métal mais c'est O. Kjellberg qui déposa le brevet de l'électrode en 1908 en Suède. Le procédé consiste à faire jaillir un arc entre la pièce à souder et une électrode métallique enrobée qui forme le métal d'apport. Il ne se répandit en France qu'à la fin des années 1920, assez lentement du fait de son coût relativement élevé et

des lenteurs de l'équipement électrique. Il présente cependant l'avantage sur la soudure autogène de ne chauffer que très localement les pièces à souder et donc de limiter le retrait.

### **LE CHANGEMENT DE RAPPORTS ENTRE LES ARCHITECTES ET LES FERRONNIERS**

Il ne se fit pas en un jour, mais « évolua » dans les premières années, voire les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle.

Jusqu'alors, de façon générale, l'architecte exécutait le dessin que le serrurier, plus tard ferronnier, s'efforçait de réaliser par le fer, les ajustements plus ou moins inévitables se faisant en collaboration. Mais à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, certains artisans prirent de l'autonomie, soit par désir de réaliser une œuvre personnelle, soit que l'architecte, pris par d'autres tâches, ait renoncé à dessiner.

Il y eut des tiraillements, voire des désaccords qui laissèrent des blessures profondes. On en a un exemple dans la collaboration rompue de Michel Roux-Spitz et de Raymond Subes. Rompue, car on ne leur connaît qu'une réalisation commune, l'immeuble élevé au 14, rue Guynemer en 1927. C'est un bel immeuble et c'est une belle porte, mais réalisés dans un esprit différent : la porte est plus « décorée », l'immeuble plus « sobre ». Un quart de siècle plus tard, Pierre Descargues ouvrant une enquête sur « Les architectes et le 1 % » dans l'hebdomadaire *Arts*, Roux-Spitz écrivait : « Il y a longtemps que le 1 % existe mais il est entièrement dévoré par de faux artisans, en réalité de puissants industriels qui demandent pour la création de ferronneries, de boiseries, des prix exagérés. Par exemple, un de ces industriels vendra sept millions une rampe d'escalier qu'un véritable artisan réalisera pour un million cinq... » Bien que non cité dans l'article, Raymond Subes répondit dans le numéro du 27 janvier 1950, « en tant que ferronnier, et aussi en tant que président de la Société des artistes décorateurs », affir-

mant que les rampes d'escalier ne pouvaient entrer dans le 1 %, qu'un écart de 7 à 1,5 était inenvisageable et, de façon plus personnelle, « que le plus puissant de ces industriels dont parle M. Roux-Spitz, travaille actuellement avec vingt-cinq ferronniers, ferronniers qu'il a formés depuis trente ans et qui sortent de son école d'apprentissage, comme du reste de nombreux artisans auxquels M. Roux-Spitz fait allusion. » Les blessures n'étaient pas fermées. Prudemment, l'hebdomadaire arrêta l'enquête...

### L'APPORT DE LA MAIN-D'ŒUVRE HONGROISE

Dans un tout autre domaine, mais qui eut aussi une grande influence sur la production de la ferronnerie parisienne fut l'arrivée d'une main d'œuvre abondante et de qualité en provenance de Hongrie.

Aux frontières de la chrétienté et de l'Islam, la Hongrie a été ravagée à plusieurs reprises par les guerres, l'Autriche en profitant le plus souvent pour imposer sa loi. Il y eut de nombreuses révolutions dont celle de Kossuth en 1848, durement réprimées. En 1867, un compromis rétablit un gouvernement constitutionnel qui permit à la Hongrie d'avoir une relative autonomie au sein de l'Empire austro-hongrois et de se moderniser. À la suite du traité de Versailles en 1919, la Hongrie fut détachée de l'Autriche, mais perdit les deux tiers de son territoire ; après quelques mois de régime républicain, l'amiral Miklos Horthy fut proclamé régent et imposa une dictature qui se rapprocha de plus en plus du régime nazi jusqu'à entrer en guerre à ses côtés contre l'URSS en novembre 1941.

Comme un peu partout en Europe les courants modernes, Art nouveau ou Secession, correspondaient aux mouvements nationalistes et libéraux. Quelques intellectuels et artistes, las de subir la férule autrichienne, quittèrent donc la Hongrie dans les premières années du siècle, ce courant s'amplifiant jusqu'à devenir un véritable exode avec l'arrivée de Horthy au pouvoir. Parmi les noms les plus connus on peut citer

les architectes Joseph Vago et Marcel Breuer, qui quittent tous deux la Hongrie en 1920 l'un pour l'Italie, l'autre pour l'Allemagne, Laszlo Moholy-Nagy et Brassai également en 1920, Victor Brauner, Étienne Hajdu, Victor Vasarely, Simon Hantai, André Kertész, François Fejto...

Chez les serruriers, après la période faste du XVIII<sup>e</sup> siècle, la ferronnerie avait été abandonnée là comme ailleurs au profit de la fonte : la fonderie de Munkacs (aujourd'hui Mukachevo en Ukraine) produisit d'abord des copies de modèles étrangers, notamment allemands, puis réalisa bientôt des modèles originaux. Il y eut toutefois un renouveau de la ferronnerie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment grâce à Gyula Jungfer (1841-1908) qui travailla beaucoup avec les architectes pour des bâtiments importants, Palais royal, salle de concert Vigado, Maison du parlement, Opéra...

De nombreux ouvriers hongrois quittèrent alors le pays pour s'installer en France. Adalbert Szabo est le plus connu, lui qui arriva à Paris vers 1895, suivi peu après de Michel Nics puis de son frère Jules, de Paul Kiss et probablement de beaucoup d'autres moins connus ; on sait que Brandt notamment employait de nombreux ouvriers hongrois. Travaillant sous leur nom ou dans des sociétés, ils contribuèrent fortement à cet âge d'or de la ferronnerie que fut la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

### L'ART DÉCO

En août 1914 toutefois, éclata la Première Guerre mondiale, la Grande Guerre, qui créa une rupture dans tous les domaines, y compris bien sûr dans les domaines artistiques. Bientôt naquirent l'Art déco et le mouvement moderne.

Dans son acception générale, l'Art déco désigne à la fois un style et une période. Il doit son nom à l'Exposition des arts décoratifs et industriels modernes présentée en 1925 à Paris, mais préparée en fait depuis 1907 à l'initiative

du Gouvernement, et plusieurs fois retardée, notamment du fait de la Guerre. Le but était, une fois de plus, de mieux faire collaborer industriels et artistes dans le but de conserver et, dans certains cas de reconquérir le marché des arts appliqués sur lequel la concurrence britannique, autrichienne, allemande commençait à se faire durement sentir.

En tant que courant artistique, il se pose en réaction contre l'Art nouveau qu'en même temps il prolonge. Comme lui, il prend son inspiration dans la nature, mais au lieu que celle-ci soit la source des formes structurelles et décoratives qui ne font qu'un, il tend à ne conserver que les formes décoratives.

Peut-être influencées par les Viennois, sans doute par les Ballets russes, probablement par la nouvelle approche de représentation picturale lancée par Braque et Picasso, ces formes seront de plus en plus stylisées. Elles connaîtront leur apogée au cours des années 1920.

Au cours de ces mêmes années, un autre courant, le « mouvement moderne » était né en architecture autour du groupe de *Stijl* en Hollande, du *Bauhaus* en Allemagne, de Le Corbusier, Mallet-Stevens et d'autres en France. Lui aussi était né de l'Art nouveau mais plutôt de sa volonté de rationaliser les formes structurelles en s'opposant au formalisme académique. Sans doute de plus en plus mal à l'aise au sein du Salon des artistes décorateurs, ils se constituèrent en Union des artistes modernes lorsque, Charles Hairen, vice-président du Salon, leur refusa de faire une présentation groupée au salon de 1929. Outre les architectes cités, en firent partie dès le début Jean Prouvé, René Herbst, Charlotte Perriand... Il est symptomatique que 1929 est justement l'année où Prouvé abandonne la ferronnerie pour se consacrer à la construction métallique !

Comme souvent dans l'histoire de l'art, c'est plutôt une commune opposition aux « anciens » qu'une ligne précise que défendaient ces « modernes », sinon la volonté de se

rapprocher « des courants esthétiques actuels », de s'adapter « aux besoins et aux aspirations de l'époque ». Les mots traduisent mal une démarche différente qu'avec un peu d'habileté, les anciens auraient pu accueillir.

Mais sans doute voulait-on en découdre, ce que traduit bien une diatribe de Raymond Subes publiée en décembre 1935 dans *Art et industrie* : « C'est aujourd'hui un fait acquis, indéniable : l'influence du cubisme tend de plus en plus à disparaître dans l'architecture comme dans la décoration. C'était d'ailleurs inévitable, et ce style nudiste, dont l'unique doctrine était la négation de tout ce qui avait été fait avant son éclosion, devait tomber en déchéance. (...) Ce prétendu style, qui ne demandait ni imagination, ni effort, n'a pu résister au génie initial de notre race, qui a repris son autorité, son initiative, sa liberté d'expression avec une belle énergie... »

Avec quelques années de retard, la crise financière qui avait éclaté aux États-Unis, arriva en France vers 1931-1932, frappant durement les métiers du bâtiment. Les commandes ralentirent, même si l'État, via les Expositions (1931 et surtout 1937), les constructions publiques, les paquebots... soutint en partie les arts décoratifs. Mais les entreprises artisanales, qui ne survivaient qu'en ne tenant pas compte de leurs heures, eurent du mal à adopter la semaine de 40 heures ; beaucoup durent fermer.

Ne purent continuer que celles qui reposaient, au moins en partie, sur une activité industrielle comme Brandt dans l'armement et Borderel & Robert dans la construction métallique. Brandt ayant connu quelques problèmes du fait de ses activités pendant l'Occupation, seul Borderel & Robert survécut. Mais bien que secondé par un atelier de dessin, Raymond Subes s'usa assez vite à répondre aux commandes des différents services de l'État, Monuments historiques et service des Ponts & Chaussées notamment. L'âge d'or de la ferronnerie se refermait.

Les destructions de la Seconde Guerre mondiale s'ajoutant à la stagnation de la construction de logements

au cours des années 1920 et 1930 conduisirent l'industrie à se concentrer sur l'indispensable. Le développement de l'industrie du verre fit le reste : aux portes ouvragées succédèrent les portes vitrées.

## Bonnes adresses

### Paris

**Louvre, Palais-Royal, Bourse**  
1<sup>er</sup>- 2<sup>e</sup>



*Porte de l'immeuble de La Semeuse,  
16 rue du Louvre (p. 32)*



### MUSÉE DU LOUVRE

Balcon dit de Charles IX, quai du Louvre

Architecte : Félix Duban

Garde-corps restauré par Pierre Boulanger, 1848

De ce balcon – dit-on – Charles IX aurait suivi le massacre de la saint Barthélemy le 24 août 1572. Quoiqu'il en soit, il est peu probable que le balcon était pourvu d'un garde-corps métallique. Nommé architecte du palais du Louvre par la II<sup>e</sup> République en 1848, Félix Duban, à qui l'on doit beaucoup de grilles (dont celle de l'École des beaux-arts, rue Bonaparte) décida la restauration du garde-corps de ce balcon.

Rampe de l'escalier du pavillon Mollien.

Rampe d'Edgar Brandt, 1924

### ÉGLISE SAINT-GERMAIN L'AUXERROIS

Place du Louvre

Grilles du chœur : A. Baudrit, 1839

Elles datent des années 1760 et sont l'œuvre de Pierre Dumiez, mais si elles échappèrent aux tourmentes de la Révolution – grâce à M. Dubray, bedeau, qui les démonta et les entreposa dans les sous-sols – elles subirent des « mutilations sérieuses » lors de l'émeute qui éclata en 1831 lorsque les légitimistes voulurent y célébrer l'anniversaire de la mort du duc de Berry. L'église fut dévastée ; les grilles furent restaurées en 1839 par A. Baudrit. Si on loua généralement la finesse de son travail, certains reprochèrent au serrurier de n'avoir pas remplacé les fleurs de lys qui ornaient les panneaux étroits.

### LA SAMARITAINE

Rue de la Monnaie

Architecte : Frantz Jourdain, 1905

Il est difficile de décrire – en 2014 – ce qui est visible et ce qui ne l'est pas. De façon générale, l'œuvre de charpente et de grosse serrurerie a été réalisée par les Ets Schwartz & Meurer ; certaines serrureries plus fines l'ont été par Édouard Schenck.

### LA SAMARITAINE

Ex-Magasin n°3, rues de Rivoli, du Pont-neuf et Boucher

Architecte : Henri Sauvage, 1930

Serrurerie : Schwartz-Haumont

Anciennement Schwartz & Meurer, l'entreprise Schwartz-Haumont faisait à la fois de la charpente métallique et des travaux de serrurerie. Jean Schwartz (1899-1967), le fils du fondateur, était entré dans l'entreprise en 1926, à sa sortie de l'École des beaux-arts, dont il était diplômé.



**PALAIS DE JUSTICE**

4, boulevard du Palais

Grille d'entrée, dessinée par Pierre Desmaisons, réalisée par le serrurier Bigonnet en 1786

Le palais fut en grande partie détruit par un incendie en 1776. La reconstruction donna lieu à des litiges entre plusieurs architectes dont Desmaisons qui dessina la grille. Deux montants en forme de pilastre ionique soutiennent l'entablement dans un dessin étranger à l'art de la ferronnerie mais qui porte bien sa date, en pleine période néo-classique.

**IMMEUBLE DE LA SEMEUSE**

16, rue du Louvre

Architecte Frantz Jourdain, 1912

Porte : Edouard Schenck (?)

À la suite de son désaccord avec Georges Dufayel qui dirigeait sa société de crédit, Ernest Cognacq créa sa propre société, la Semeuse. Il fit alors construire cet immeuble pour abriter ses bureaux et quelques appartements de fonction. Frantz Jourdain en fit un manifeste « Art nouveau » : il est une belle alliance de l'architecture et des arts décoratifs.

**BANQUE DE FRANCE**

31, rue Croix-des-Petits-Champs

Architecte : Alphonse Defrasse, 1924-1927

Trois portes en bronze : Raymond Subes

La Chancellerie d'Orléans, située 10, rue de Valois, gênant la Banque, qui voulait occuper tout le périmètre délimité par les rues de Valois, du Colonel Driant, de la Vrillière et Croix des Petits-Champs, le préfet de la Seine l'autorisa par décret du 15 juin 1921 à la déménager : quatre-vingt-dix ans ont passé sans que la Chancellerie ne réapparaisse. En échange (?), trois portes ouvrent l'accès à « la tirelire nationale ».

**BANQUE DE FRANCE**

37, rue du Louvre

Architecte : Fernand Leroy et Jacques Cury, 1934

Porte : Raymond Subes

L'immeuble a été construit pour le journal *Paris-Soir*. Fondé en 1923, ce quotidien connut une grande diffusion après son rachat par l'industriel lainier Jean Prouvost en 1930 : il tirait à un million d'exemplaires dès 1933. Un temps occupé par *Le Figaro*, il a été racheté – signe des temps (?) – par la Banque de France. Le cadre de la porte monte au 2<sup>e</sup> étage pour lui donner plus d'ampleur, le bâtiment étant par ailleurs quelconque.

**IMMEUBLE DE BUREAUX**

24, rue Feydeau

Architecte : Fernand Colin, 1932

Ferronnerie : Raymond Subes

Le terrain est à peu près rectangulaire à l'exception du pan coupé sur la rue qui a conduit l'architecte à ces « redressements » de la façade. Les bureaux ont gagné en éclairage, les huisseries métalliques sont très présentes.

**HÔTEL DU TIMBRE**

9 à 13, rue de la Banque

Architecte : Victor Baltard, v. 1853

Tympan à claire-voie des portes cintrées : Pierre Boulanger

**EX L'INTRANSIGEANT**

100, rue Réaumur

Architecte : Pierre Sardou, 1924

Porte : Edgar Brandt

Fondé en 1880 par Henri Rochefort, le journal évolua de gauche à droite. Dirigé par Léon Bailby à partir de 1906, il devint le plus important journal de droite avec 400 000

exemplaires dans les années 1920. Le journal périclita après le départ de Bailby en 1931. Après être passé en plusieurs mains, il échoua dans celle de *France-Soir*, qui y établit son siège peu après la fin de la Guerre. C'est devenu un immeuble de bureaux.

### PARIBAS

41, avenue de l'Opéra  
 Architecte : Louis Sainsaulieu, 1953 (?)  
 Porte : Raymond Subes

La façade sur l'avenue a été entièrement refaite dans les années 2000. La porte principale au 41 a été déplacée à l'angle de la rue Louis-le-Grand et les grilles des fenêtres supprimées sauf celle qui, transformée en porte, ouvre maintenant le 41.

### DUNHILL

15, rue de la Paix  
 Architecte Louis Süe & André Mare, 1923  
 Ferronnerie : Richard Desvallières

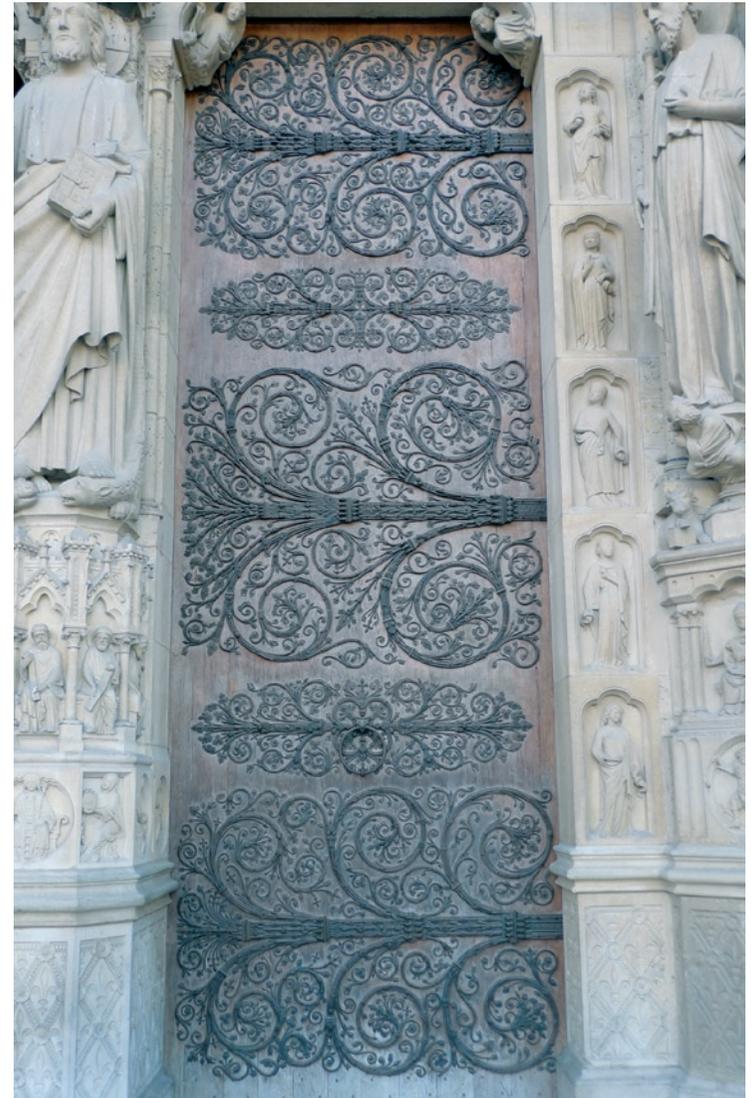
La boutique fut aménagée pour la Parfumerie d'Orsay qui céda rapidement la place à la marque anglaise de cigarettes de luxe, reconvertie dans le vêtement pour homme, toujours de luxe.

### IMMEUBLE DE BUREAUX

6, rue du Hanovre  
 Architecte : Adolphe Bocage, 1908  
 Grille : d'Édouard Schenck

Construit pour les Crayons Hardmuth, l'immeuble attire surtout l'attention par son décor en céramique, mais la grille est aussi d'un grand raffinement... dont ne semble pas se soucier le propriétaire.

### Bastille, République, Hôtel de ville 3<sup>e</sup> – 4<sup>e</sup> – 11<sup>e</sup>



**NOTRE-DAME**

Place du parvis de Notre-Dame

Construite aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, elle était en piteux état au début du XIX<sup>e</sup> siècle. À la suite de la publication de *Notre-Dame de Paris* par Victor Hugo et du regain d'intérêt pour le Moyen Âge, Louis-Philippe décréta en 1844 sa restauration qui fut entreprise sous la direction de Jean-Baptiste Lassus, puis, à sa mort en 1857, sous celle d'Eugène Viollet-le-Duc. Même si Lassus avait, le premier, fait travailler Boulanger à une église, c'est donc Viollet-le-Duc qui commanda à Boulanger, en 1859, les travaux de restauration et de recréation des pentures des portails. Elles furent achevées en 1867. Raymond Subes en a écrit<sup>1</sup> :

Pour la porte centrale, Boulanger déploya toute sa science, multipliant les ornements au point de donner à son travail un effet de relief assez important alors que les fers anciens restent assez proches du plan de la porte. Le nombre de pièces étampées qui ont été utilisées pour la confection d'une seule penture confond l'imagination ; pour la penture centrale, la plus importante, il dépasse sûrement les deux mille. Émile Robert étudiant la technique de réalisation d'un bouquet qui termine l'une des branches n'y dénombre pas moins de soixante soudures.

Pierre Boulanger réalisa aussi les pentures des portes de la sacristie. Il restaura et compléta les anciennes pentures de la porte dite de Sainte-Anne, à droite, terminée en 1872 et de celle dite de la Vierge, à gauche, terminée en 1878.

**IMMEUBLE**

58, rue du Roi-de-Sicile

Architecte : Georges Pradelle, 1925

Belle porte en ferronnerie ; pourrait être d'Edouard Schenck

1. R. Subes, *Pierre Boulanger*. Impr. du Compagnonnage, Paris, 1961.

**CRÈCHE**

1, rue du Figuier

Architecte : L.C. Heckly, 1932

Porte de Raymond Subes

**POSTE**

12, rue Castex

Architecte : Joseph Bukiet, 1933-1936

Grilles et porte d'Édouard Schenck

**NICOLAS**

19, rue Saint-Antoine

Architecte : Pierre Patout, 1928-1938

Tôle martelée d'Auguste Ruhlmann

Étienne Nicolas, président des Établissements, et Pierre Patout utilisèrent d'abord le LAP, juste inventé par Jean-Claude Séailles (le co-inventeur du béton précontraint avec Eugène Freyssinet), mais celui-ci s'étant montré fragile dans les transports, ils utilisèrent d'abord une tôle émaillée avec une laque mise au point par Auguste Ruhlmann (frère de Jacques-Emile), puis une tôle martelée composée à 80% d'aluminium fondue avec du manganèse, du fer, du cuivre et du chrome, toujours mise au point par Ruhlmann.

**EX CENTRAL TÉLÉPHONIQUE**

106, rue du Temple

Architecte : François Lecœur, 1920

Portail d'Adalbert Szabo, apparemment inspiré par les arbustes taillés à la fin de l'automne

**Semea-Est**

7, avenue de la République

Architecte : Eugène Meyer, 1906

Porte-grille d'Edgar Brandt

L'immeuble a été construit pour Henri Sulzer ou les Ets Sulzer Frères, installateur de chauffage central. C'est une des premières (et superbes) réalisations de Brandt pour le bâtiment.

### **CUSENIER**

226, boulevard Voltaire

Architecte : Jean-Baptiste Tisseyre, 1925

Porte : Adalbert Szabo

### **PONT NOTRE-DAME**

Architecte : René Binet, puis Leguen

Ingénieurs : Drogue et Aron

Entreprise : Daydé, 1910-1914

Les garde-corps ont été dessinés par René Binet qui mourut en juillet 1911 sans avoir eu le temps de suivre la réalisation. Art nouveau oblige : les rinceaux en fer sont agrémentés de feuillages en bronze.



Plus connue pour ses travaux de charpente métallique, l'Entreprise Daydé & Pillé, encore dirigée par son fondateur, Henri Daydé (1847-1924), pouvait aussi forger le fer et effectuer des travaux décoratifs.

### **PONT DU CARROUSEL**

Architecte : Gustave Umbdenstock, 1935-1939

Lampadaires : Raymond Subes

Chef-d'œuvre de la construction métallique, le pont du Carrousel fut démoli en 1937 pour faire place à un pont plus large dans la perspective d'éventrer la rive gauche par une route à six voies reliant le boulevard Raspail. La déclaration de guerre en 1939 eut au moins pour effet heureux de faire ajourner le projet.

Raymond Subes conçut des lampadaires télescopiques en 1939. Entreposés discrètement pendant l'Occupation pour éviter d'être fondus à des fins militaires, ils ne furent mis en place qu'en 1946. Hauts de 13 m le jour, ils peuvent monter à 20 m la nuit.

### Quartier latin, Saint-Germain 5<sup>e</sup> – 6<sup>e</sup> – 7<sup>e</sup>

#### ÉGLISE SAINT-SÉVERIN

1, rue des Prêtres Saint-Séverin

Pentures de la porte latérale ouest : Pierre Boulanger, 1845

Construite du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, remaniée au fil des siècles, utilisée comme magasin pendant la Révolution, rendue au culte en 1803, elle fut dotée du portail de l'église Saint-Pierre aux Bœufs, démolie en 1837. Les travaux de mise en place furent dirigés par Jean-Baptiste Lassus qui demanda à cette occasion à Boulanger de refaire les pentures de la porte latérale ouvrant sur la rue Saint-Séverin. Après la commande de l'église de la Madeleine à Vézelay en 1844, ce fut sa première réalisation parisienne.

#### GALERIE DE PALÉONTOLOGIE DU MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE

Place Valhubert

Architecte : Ferdinand Dutert, 1898

Porte d'entrée, rampe (?) : Émile Robert

L'architecte fut salué comme un « maître de l'art nouveau ». Outre l'architecture de la galerie, le public fut frappé par le renouvellement des motifs décoratifs puisés dans la vie animale et végétale. « Sur les rampes en fer forgé, d'un dessin élémentaire ont été brochés des bouquets de feuillages et de fleurs qui rappellent les végétations des premiers âges du monde.<sup>1</sup>»

#### ÉCOLE

66, boulevard Saint-Marcel

Architecte : Michel Cuminal et Roger Lardat, 1938

Porte avec des tableautins en tôle émaillée : Raymond Subes

1. *L'Architecture*, 24 avril 1897.

#### SORBONNE

49, rue des Écoles

Architecte : Henri Paul Nénot, v. 1890

Sur la rue des Écoles, le grand vestibule conduit à un escalier à double évolution à rampe de fer forgé et de bronze doré réalisé par Moreau frères sur un dessin de l'architecte.

#### MAIRIE

Place du Panthéon

Construite de 1844 à 1850 sur les plans de François Guénepin, elle fut agrandie et considérablement remaniée de 1923 à 1932 par René Patouillard-Demoriane

Le grand portail de fer forgé, de même que les rampes, grilles, cache-radiateur proviennent de chez Borderel & Robert.

#### LA TOUR D'ARGENT

15-17, quai de la Tournelle

Six lanternes au rez-de-chaussée : Raymond Subes, 1936

En 1911, André Terrail achète le restaurant mais est contraint de le fermer pour partir à la guerre en août 1914. Démobilisé en 1918, il engage aux cuisines François Lespinas, ancien chef du roi d'Égypte. En 1922, il achète l'immeuble voisin puis, en 1936, ajoute un sixième étage avec une grande baie vitrée ouvrant sur l'île de la Cité.

#### IMMEUBLE

25, rue Jean-de-Beauvais

Architecte : Paul Herbé & Jean Le Couteur, 1954

Porte : Jean Prouvé

Sur cette parcelle étroite, les architectes ont construit l'immeuble sur des poteaux en béton armé avec des murs en brique de 11 cm, un vide d'air et des panneaux d'aluminium

en saillie conçus par Prouvé. La porte en trois vantaux est percée de huit rangs d'oculi dont les vitres sont sertis dans une matière plastique blanche qui les tient en place.

Céramique de Jacques Lenoble.

### **HÔTEL LUTETIA**

45, boulevard Raspail

Architecte : Louis Hippolyte Boileau, 1910

Cage d'ascenseur, balcons, grille : Émile Robert

### **IMMEUBLE**

48, boulevard Raspail et 29, rue de Sèvres

Architecte : Louis Sorel, 1912

Porte d'Edgar Brandt (?)

### **IMMEUBLE**

67, boulevard Raspail

Architecte : Léon Tissier, 1913

Porte d'Adalbert Szabo

Dans cet immeuble, construit pour son frère, médecin, l'architecte – peu connu par ailleurs – a fait largement appel aux arts décoratifs, vitrail, mosaïque, ferronnerie avec un bonheur assez rare.

### **IMMEUBLE**

14, rue Guynemer

Architecte : Michel Roux-Spitz, 1927

Porte : Raymond Subes

Ce fut leur première et dernière collaboration. C'est pourtant l'une des plus belles portes du ferronnier, alors à ses débuts dans sa collaboration avec les architectes. Mais soit que le ferronnier n'ait pas suivi les directives de l'architecte soit que celui-ci ait considéré la facture comme trop élevée,

il eut ensuite des mots très durs contre « les faux artisans, en réalité de puissants industriels qui demandent des prix exagérés. » (*Arts*, 13 janvier 1950)

### **INSTITUT D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE**

3, rue Michelet.

Architecte : Paul Bigot, 1925-1930

Bâtiment éclectique s'il en est, « d'une curieuse originalité – comme le rappelait Maurice Denis lors des funérailles de l'architecte. Il semble qu'il ait voulu lui donner un aspect frémissant par le jeu rapproché et complexe des lumières et des ombres. »

La grille d'entrée, plus simple, est de Raymond Subes.

### **ÉGLISE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS**

Place Saint-Germain-des-Prés

Grilles de Raymond Subes

La grille du chœur, commandée par l'architecte Albert Chauvel a été mise en place peu de temps après 1945.

La grille d'entrée, commandée par l'architecte Lucien Salles a été mise en place un peu plus tard.

La seconde est d'un dessin plus simple que la première, mais lui reste très proche. On voit bien ici que l'architecte « passe la commande », mais ne dessine plus... comme on peut le vérifier à la cathédrale de Rouen, restaurée par le même Albert Chauvel, avec des grilles et une chaire du même Subes sur un dessin très voisin : on est à la limite de la production en série.

### **CHAPELLE NOTRE-DAME DE LA MÉDAILLE MIRACULEUSE**

140, rue du Bac

Table de communion et garde-corps : Gilbert Poillerat, 1930

La chapelle a fait l'objet de travaux dits de rénovation à l'occasion desquels est intervenu Gilbert Poillerat.

**IMMEUBLE**

19, boulevard Raspail  
 Architecte : Henri Sauvage, 1926  
 Porte et ferronnerie de Raymond Subes

Les ferronneries auraient été dessinées par l'architecte, selon une pratique ancienne qui commençait à se perdre... Il n'est donc pas impossible que les Ets Borderel & Robert ne soient intervenus que comme exécutants.

**IMMEUBLE**

5, rue de Luynes  
 Architecte : Georges Pradelle, 1904  
 Porte : Émile Robert

**LYCÉE ITALIEN LEONARDO DA VINCI, EX-HÔTEL MONTESSUY**

12, rue Sédillot  
 Architecte : Jules Lavirotte, 1899  
 Porte et balcons : Auguste Dondelinger

L'hôtel a été construit pour la comtesse de Montessuy sur une parcelle de terrain qui jouxte le square Rapp. Sa façade reprend les attributs de l'hôtel classique avec la tourelle et l'étage noble mais en les déformant de façon exubérante. L'intérieur a été entièrement remanié car il abrita ensuite la maison du fascisme dans les années 1930, avant le lycée italien. Les ferronneries, un peu lourdes, suivent les mêmes débordements dans le refus de la ligne droite.

**IMMEUBLE**

3, square Rapp. Architecte : Jules Lavirotte, 1901  
 Ferronneries : Auguste Dondelinger

**IMMEUBLE**

21, avenue Rapp  
 Architecte : Jules Lavirotte, 1901  
 Ferronneries : Auguste Dondelinger

**IMMEUBLE**

134, rue de Grenelle  
 Architecte : Jules Lavirotte, 1903  
 Porte : Auguste Dondelinger

**IMMEUBLE**

21, rue Monsieur  
 Architecte : Gustave Goy, 1900  
 Porte et balcons de J. Salvanhac

Le même serrurier a réalisé l'année suivante la porte et les balcons de l'immeuble mitoyen, 14<sup>ter</sup>, rue Oudinot pour le même architecte, peut-être avec un peu moins de vigueur.

**IMMEUBLE**

33, rue du Champ-de-Mars  
 Architecte : Octave Raquin

La « Maison des arums » – c'est son nom – fut construite pour abriter un collège privé, le cours des demoiselles Longuet ; le dessin des fers s'inspire bien entendu de celui des arums dont le nom est inscrit dans la mosaïque au sol de l'entrée.

**IMMEUBLE**

93, quai d'Orsay  
 Architecte : Léon Azéma, 1930  
 Porte et ferronneries de Nics frères

**HÔTEL PARTICULIER**

10 et 10 b, avenue Élisée-Reclus  
 Architecte : Lucien Hesse (?), 1910.  
 Les ferronneries pourraient être d'Émile Robert

**IMMEUBLE**

43, avenue Charles-Floquet  
Architecte : Jean-Baptiste Tisseyre, 1929  
Ferronneries d'Adalbert Szabo

**HÔTEL GODILLOT**

5, avenue Émile-Accolas  
Architecte : Jacques Bonnier, 1930  
Porte et balcons de Raymond Subes

L'hôtel a été construit au moment où Madame Godillot, fille de Jacques Roucher, directeur et mécène de l'Opéra, se séparait de son mari, d'où des problèmes délicats à résoudre et une incertitude sur le ferronnier qui pourrait être Gilbert Poillerat...

**IMMEUBLE**

12, avenue Émile-Accolas  
Architecte : Duval & Gonse, 1929  
Portes de Raymond Subes

**MINISTÈRE DE LA MARINE MARCHANDE**

3, place de Fontenoy  
Architecte : André Ventre, 1932  
Porte avec motifs en bronze et cuivre vert : Raymond Subes

**ÉGLISE DU DÔME-DES-INVALIDES**

Place Vauban.  
Tombeau de Lyautey  
Architecte : Albert Laprade, 1962  
Cercueil métallique de Raymond Subes

**IMMEUBLE**

50, avenue Duquesne  
Architecte : Henri Sauvage, 1924  
Porte et ferronneries de Raymond Subes

On peut signaler à l'occasion que l'architecte était aussi administrateur de la Société immobilière...

**PONT ALEXANDRE III**

Ingénieur : Jean Résal  
Architecte : Cassien Bernard et Gaston Cousin  
Entreprises : Schneider et Fives-Lille-Cail, 1897-1900

Construit pour relier les Champs-Élysées à l'esplanade des Invalides lors de l'Exposition de 1900, ce pont est aussi un symbole de l'alliance franco-russe. Avec ses candélabres, ses oursins et ses étoiles de mer coiffant les boutons d'articulation des arcs, ses guirlandes de coquillages et d'algues entrelacées, les architectes s'en sont donnés à cœur joie, sans nuire à la claire intelligence de l'ouvrage, alors un record de portée.

## Champs-Élysées – Saint-Lazare 8<sup>e</sup>

### PARC MONCEAU

Avenue van Dick, Avenue Velasquez  
Architecte : Gabriel Davioud  
Grilles : Ducros, 1861

Le lotissement du parc et l'aménagement de ce qui en restait sont décrits pp. 11 et 12. Les grilles ont été réalisées par Ducros sur les dessins de Gabriel Davioud, architecte des parcs et jardins de la Ville, très inspiré par les grilles d'Emmanuel Héré et Jean Lamour à Nancy, à la différence qu'elles furent partiellement réalisées en fonte. Pour des raisons d'économie sans doute – encore que selon Haussmann, « elles ne coûtèrent pas beaucoup moins de 500 000 F » –, de main d'œuvre probablement, les pièces d'ornement ont été coulées en fonte et fixés par des vis sur les barreaux en fer. L'entretien des grilles est de ce fait plus onéreux et plus fréquent, ces fixations étant à l'origine de points de rouille. Mais surtout, la forme est moins fine, plus « pâteuse » même si, pour tenter de masquer cette lourdeur, la fonte est rehaussée de dorure dans le goût « nouveau riche » du Second Empire.

### MUSÉE NISSIM DE CAMONDO

63, rue de Monceau  
Architecte : René Sergent, 1911-1914  
Rampe de l'escalier : Baguès Frères

Le musée a été légué en 1935 à l'Union centrale des arts décoratifs avec ses collections par Moïse de Camondo et porte le nom de son fils tué à la Guerre de 1914

La rampe de l'escalier a été dessinée sur le modèle de celle de l'escalier d'honneur de l'hôtel Dassier, réalisée par le serrurier Joseph Bosc en 1770 à Toulouse.

### IMMEUBLE

29, boulevard de Courcelles  
Architecte : Xavier Schoellkopf, 1902  
Porte et balcons : Émile Robert

### HÔTEL ET IMMEUBLE

23, avenue de Messine  
Architecte : Jules Lavirotte, 1907  
Porte : Auguste Dondelinger

L'hôtel et l'immeuble ont été construits par l'éditeur de musique Noël, le premier pour son habitation et ses éditions, le second comme rapport. La porte est d'un dessin plus sobre que les autres productions de Dondelinger, mais d'une grande élégance.

### IMMEUBLE

3 et 5, avenue Friedland  
Architecte : Émile Viret et Gabriel Marmorat, 1932  
Portes et balcons : Albert Couade

### IMMEUBLE

93, villa Wagram-Saint-Honoré  
Porte de Paul Kiss, 1928

Numérotation étrange qui passe du 21 au 25 par le 93 pour cet immeuble d'une banale modernité à l'exception de la porte aux motifs tout à fait inhabituels.

### CERAMIC HÔTEL

34, avenue de Wagram  
Architecte : Jules Lavirotte, 1904  
Grille et garde-corps d'Auguste Dondelinger

Modernité oblige : la porte est aujourd'hui vitrée, mais les grilles au rez-de-chaussée et les garde-corps sont toujours en place.

**ARC DE TRIOMPHE**

Place de l'Étoile

Orifice de la flamme du souvenir du Soldat inconnu : Edgar Brandt, 1923

Construit sur les plans de Chalgrin entre 1806 et 1836, ce n'est pas sans contestations que cet arc dédié à la gloire des armées impériales reçut, le 28 janvier 1921, les cendres d'un soldat inconnu mort pendant la Première Guerre mondiale. Deux ans plus tard, le ministre de la Guerre, André Maginot, décida d'y installer une « flamme du souvenir » qui fut allumée pour la première fois le 14 novembre 1923.

Brandt, qui avait conçu un obusier léger pour l'infanterie pendant la Guerre, était sans doute bien introduit dans les milieux militaires : il avait déjà réalisé la porte de la Tranchée des baïonnettes, inaugurée le 8 décembre 1920 par le président Millerand.

**IMMEUBLE**

60, Champs-Élysées

Architecte : André Arfvidson, 1932

Porte et garde-corps de Raymond Subes

L'immeuble fut construit pour la National city bank of New York. Depuis la faillite du « megastore » qui en occupa ensuite le rez-de-chaussée et une partie du premier étage, un rideau opaque masque la porte.

**HÔTEL SABATIER D'ESPEYRAN**

7, rond-point des Champs-Élysées

Architecte : Henri Parent, 1888

Grilles, balcons remaniées par Raymond Subes

L'hôtel a été construit pour Madame Félicie Durand, épouse Sabatier d'Espeyran. Il a été acheté par Marcel Dassault en 1952 ainsi que les hôtels voisins complètement réaménagés de façon fastueuse par les architectes Jacques Fildier et Tigrane Hékimian dans les années 1970.

Les grilles se signalent plus par l'abondance de leur dorure que par la finesse de leur dessin.

**IMMEUBLE « CALLOT SŒURS »**

41, avenue Montaigne

Architecte : Louis Brachet, 1923

Porte : Édouard Schenck

La porte fut commandée par « Callot Sœurs », lors de son déménagement du 9 avenue Matignon. Elle était l'une des maisons de couture les plus cotées avant la Guerre de 1914. Fondée par quatre sœurs, elle cessa son activité en 1927.

La porte est d'un dessin original et plein de grâce comme il sied à une maison de couture. (voir page suivante)

**IMMEUBLE D'HABITATION**

33, avenue Montaigne et 4, rue Clément-Marot

Architecte : Renée et Henri Bodecher, 1935

Porte et garde-corps : Raymond Subes

**THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES**

15, avenue Montaigne

Architecte : Henry Van de Velde, 1910-1913

Rampes de l'escalier et du premier balcon : Baguès Frères

Après le retrait de Van de Velde en juillet 1911, le chantier fut dirigé par Eugène Milon, directeur technique de la tour Eiffel dont le président du Théâtre, Gabriel Thomas, était aussi président. Bien que Victor Baguès était l'un des administrateurs de la Société du théâtre, Thomas vérifia auprès de Milon que les marchés avaient été passés régulièrement et que Baguès Frères avaient été mis en concurrence, tant pour les rampes que pour l'éclairage général du théâtre (salle et scène).



Porte de l'immeuble « Callot sœurs », p. 51

**CHAPELLE NOTRE-DAME DE LA CONSOLATION**

23, rue Jean Goujon

Architecte : Albert Guilbert, 1897-1903

Table de communion réalisée par Roescher

Elle a été construite à l'emplacement du Bazar de la charité, détruit le 4 mai 1897 par un incendie qui fit plus de cent vingt victimes, la plupart étant des femmes de la haute société parisienne. La chapelle, richement décorée, fut construite par une association réunissant les familles des victimes. Elle est malheureusement souvent fermée.

**IMMEUBLE**

30, avenue Marceau

Architecte André Granet, 1912-1914

Ferronneries d'Émile Robert

Bel immeuble construit pour Paul Watel dans l'esprit Art nouveau avec des vitraux de Champigneulle et la participation du sculpteur Léon Binet.

**IMMEUBLE**

30, cours Albert-1<sup>er</sup>

Architecte : Henri Tausin, 1914-1921

Ferronnerie d'Édouard Schenck

**GRAND PALAIS**

Avenue Winston-Churchill

Architecte : Deglane, Louvet et Thomas, 1900

Escalier d'honneur : Albert Louvet

Entreprise : Moisant-Laurent-Savey

Albert Louvet avait travaillé dans l'agence de Dutert lors de la construction de la Galerie des machines pour l'Exposition de 1889. C'est lui qui dessina cet escalier qui devait conduire à une salle de concert qui ne fut jamais réalisée.

Adjugé le 13 novembre 1899, il fut commencé en février 1900 et achevé de poser le 15 avril sur des chevalets en

bois, les colonnes en porphyre vert des Pyrénées arrivant un peu plus tard. Tout en acier, sauf les rampes en fer forgé, il monte à 8,80 m de hauteur par deux volées symétriques. Il est fait presque exclusivement des tôles et cornières standards.

Louis-Charles Boileau écrivait dans *L'Architecture* du 17 mai 1899, donc au vu des seuls dessins qu'« il serait certainement considéré dans l'avenir comme un des morceaux de construction décorative les plus curieux qui aient été réalisés en cette fin de siècle. C'est bien là de l'art nouveau, dans le sens caractéristique du mot, et c'en est du meilleur parce qu'il est savamment ordonné et logiquement conçu. (...) M. Louvet a trouvé la poésie du métal de grande construction. »

**Grille d'entrée** : avenue Franklin Roosevelt : Schwartz & Meurer.

#### PETIT PALAIS

Avenue Winston-Churchill  
Architecte : Charles Girault, 1900

**Porte** de L. Bardin d'après les dessins de Girault « à qui on ne peut reprocher que les ornements fondus de fer et de cuivre mélangés à son armature par une économie mal entendue » (H. Clouzot : *Les métiers d'art*)

**Rampe** : Taillandier, Boyer & Cie, qui deviendra bientôt Borderel, Boyer & Cie.

#### PALAIS DE L'ÉLYSÉE

Avenue Gabriel. Architecte : Adrien Chancel  
Grille du Coq : A. Bernard, 1900

Cette grille a été réalisée sous la présidence d'Émile Loubet pour ouvrir une entrée d'honneur sur les Champs-Élysées et les Grand et Petit Palais à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900. C'était un bel ouvrage de ferronnerie qui a été très « simplifiée » au fil des années.

#### LONSDALE

34, rue Pasquier  
Architecte : Alex et Pierre Fournier, 1929  
Ferronneries : Albert Couade

L'immeuble a été construit pour la Société financière française et coloniale qui avait demandé, probablement à Georges Saupiqué, d'illustrer son travail sur la façade.

#### IMMEUBLE

29, rue La Boétie  
Architecte : Sauvage & Sarrazin, 1911  
Garde-corps et porte d'Émile Robert

Sauf erreur, c'est la première fois que Sauvage fait appel à Émile Robert pour un de ses immeubles, mais c'est aussi l'un des premiers où il est également maître de l'ouvrage puisque propriétaire de la parcelle avec son associé Sarrazin. Comme Robert, Sauvage était l'un des collaborateurs de la Galerie « L'art décoratif », ouverte en 1905 rue Saint-Augustin.

#### IMMEUBLE EDF

9, avenue Percier et 26, rue de La Baume  
Architecte : Urbain Cassan, 1928  
Ferronnerie de Schwartz-Haumont

L'immeuble a été construit pour la Sté immobilière Lens-Moselle à usage de bureaux « pour différentes sociétés ayant entre elles d'étroites relations. » Selon *La Technique des travaux* de juillet 1928, « leur exécution irréprochable et leur composition savante dues à Urbain Cassan, sont rehaussées encore par la simplicité de l'architecture. » La porte a été dessinée par Jean Schwartz.

**RESTAURANT LUCAS-CARTON**

9, place de la Madeleine.  
Grille : Raymond Subes, 1934

En 1928, le cuisinier Gaston Richard entre au restaurant *Lucas-Carton*, il y restera trente ans.

**MAGASINS DU PRINTEMPS**

Rue du Havre  
Architecte : Jules Sédille, 1881-1883  
Serrurerie : Émile Baudet

Les magasins ayant brûlé en 1881 furent reconstruits très rapidement sur les plans de Jules Sédille. La charpente en fer fut choisie pour la rapidité de construction et la résistance au feu du matériau. Elle fut réalisée par l'Entreprise Baudet, de même que tous les travaux de serrurerie ; ceux de l'intérieur ont été détruits, mais on peut toujours admirer ceux qui ornent la façade, notamment sur la rue du Havre.



**CRÉDIT DU NORD**

6-8, boulevard Haussmann  
Architecte : Pierre Figarol, 1928  
Balcons intérieurs : Raymond Subes

**BANQUE SCALBERT-DUPONT**

26, avenue Franklin-Roosevelt  
Architecte : Joseph Marrast, 1928  
Porte : Raymond Subes

## Opéra, gares du Nord et de l'Est 9<sup>e</sup> – 10<sup>e</sup>

### THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA

Place de l'Opéra

Architecte : Charles Garnier, 1860-1874

Grilles et serrurerie : Clairin et Escande

Comme l'indique Garnier dans son *Nouvel Opéra*, « là, comme dans tout l'édifice, il n'a pas été posé un boulon ou placé une équerre, sans que leur fonction n'ait été auparavant étudiée, soit par M. Clairin, l'entrepreneur de serrurerie, soit par moi-même, et pour mieux dire par nous deux ensemble. »

### IMMEUBLE

8, boulevard de la Madeleine

Architecte : Émile Molinié et Charles Nicod, 1928

Balcons d'Edgar Brandt

L'immeuble fut construit pour l'Hôtel de Paris et ultérieurement transformé en résidence. La porte a alors disparu, mais les balcons demeurent.

### GALERIES LAFAYETTE

38-46, bld Haussmann

Architecte : Ferdinand Chanut, 1910-1912

Coupole et balustrades : Edouard Schenck 1912

Le superbe escalier qui montait au premier étage attend depuis 1974 d'être remonté comme promis alors... mais les balustrades et la coupole sont toujours là, supportant, pour cette dernière, les vitraux de Jacques Gruber. Ils sont un beau témoignage de l'inspiration florale de l'Art nouveau contre l'architecture académique.

### BNP – EX BNCI

16, boulevard des Italiens

Architecte : Charles Letrosne et Joseph Marrast, 1927-1930

Grilles et portes : Raymond Subes

L'immeuble a été construit sur les plans de Guiard et Carré, mais la direction de la banque demanda à Joseph Marrast et Charles Letrosne de dessiner les façades qui furent adaptées au bâtiment déjà réalisé. Les portes monumentales s'insèrent dans des cadres qui couvrent l'entresol.

### IMMEUBLE DE BUREAUX

5, rue des Italiens

Architecte : Édouard Arnaud, 1913

Horloge murale : Adalbert Szabo

Après avoir abrité les bureaux du journal *Le Temps*, puis du *Monde*, l'immeuble abrite le pôle financier du ministère de la Justice.

### MONUMENT AUX MORTS DU MÉTRO

Hall de la station Richelieu-Drouot

Architecte : G. Olivier, 1931

Deux torchères en ferronnerie : Raymond Subes

### POSTE

22, rue de Provence

Architecte : Pierre Figarol, 1923

Grilles et ferronnerie, y compris les plaques de rue d'Adalbert Szabo

### MUTUELLES DU MANS

15, rue de Londres

Architecte : Pellechet, v. 1936

Porte : Gilbert Poillerat



### LYCÉE JULES FERRY

77, boulevard de Clichy  
 Architecte : Pierre Paquet, 1913  
 Portail et ferronneries : Émile Robert

Anatole de Baudot saluait justement « la suppression des combles remplacés par des terrasses où ont lieu certains exercices ou certaines récréations en plein air », avec, bien sûr, des garde-corps.

### BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

16, rue Le Pelletier  
 Architecte : Pierre Figarol, 1921  
 Grille : Adalbert Szabo

### IMMEUBLE

6, rue Ballu  
 Architecte : Jacques Bonnier, 1931-1933  
 Porte et garde-corps : Raymond Subes ou Gilbert Poillerat

### BUREAUX

21, rue de Châteaudun  
 Architecte : Raymond Février, 1934

Construit pour la Cie La Paternelle, l'immeuble a été ensuite modifié par Henri Delaage. Les ferronneries sont probablement de Raymond Subes.

### CENTRAL TÉLÉPHONIQUE

17, rue du Faubourg-Poissonnière  
 Architecte : François Le Cœur, 1911-1914  
 Grille et horloge d'Adalbert Szabo

Pour ce chef-d'œuvre utilisant largement le béton armé, partiellement dissimulé par un habillage de brique, l'architecte a choisi de l'alléger avec le métal, notamment l'horloge sur le mur pignon.

### IMMEUBLE

14, rue d'Abbeville  
 Architecte : Édouard Autant, 1900  
 Porte et rampe de J. Salvanhac

L'immeuble est plus connu pour le décor en céramique d'Alexandre Bigot, mais la porte mérite plus qu'un coup d'œil.

**MAIRIE**

72, rue du Faubourg- Saint-Martin  
Architecte : Eugène Rouyer, 1892-1896

Les grilles et la rampe de l'escalier d'honneur, superbes, auraient été réalisées par un nommé Bouline dont on ne sait à peu près rien sinon qu'il aurait travaillé à l'Union des ouvriers serruriers. Selon d'autres sources, elles seraient l'œuvre de L. Bardin.

**IMMEUBLES**

7, 10, 19, boulevard Magenta  
Architecte : Jules et Paul Sédille, 1867-1868

Les garde-corps de ces immeubles ont très certainement été dessinés par l'architecte et réalisés par A.-G. Moreau.

**IMMEUBLE**

80, quai de Jemmapes  
Architecte : Georges Sachs, 1932  
Grande grille de Paul Kiss

**IMMEUBLE**

5 bis, rue du Chemin-vert  
Architecte : Georges Pradelle, 1911  
Belle porte simple, probablement d'Émile Robert.

**HÔTEL**

18, rue Beaurepaire  
Architecte : Jules et Paul Sédille, 1868  
Balcons de A.-G. Moreau



**Gare de Lyon – Italie**  
12<sup>e</sup> – 13<sup>e</sup>

**CITÉ DE L'IMMIGRATION**

193, avenue Daumesnil

Architecte : Léon Jaussely, Albert Laprade, 1928-1931

Pour l'ancien Musée des colonies, construit en liaison avec l'Exposition coloniale internationale de 1931, on fit appel à la plupart des ferronniers de l'époque,

Baguès Frères, Edgar Brandt, Gilbert Poillerat (pour la porte d'entrée), Jean Prouvé (pour la grille sur l'avenue), Edouard Schenck, Raymond Subes (claustras intérieurs)...

**ÉGLISE DU SAINT-ESPRIT**

186, avenue Daumesnil

Architecte : Paul Tournon, 1937

Croix sur le clocher, grilles et portes : Raymond Subes

Comme l'a ressenti Jacques Réda : « On croirait être au cœur d'une montgolfière dont l'enveloppe serait en béton brut et qui s'élèverait continûment à la verticale. » (*Le Citadin*)

**IMMEUBLE**

30, avenue Daumesnil

Architecte : Albert Thomas, v. 1903

Porte : Schwartz & Meurer

**INSTITUT DENTAIRE**

11, rue George Eastman

Architecte : Edouard Crevel, 1937

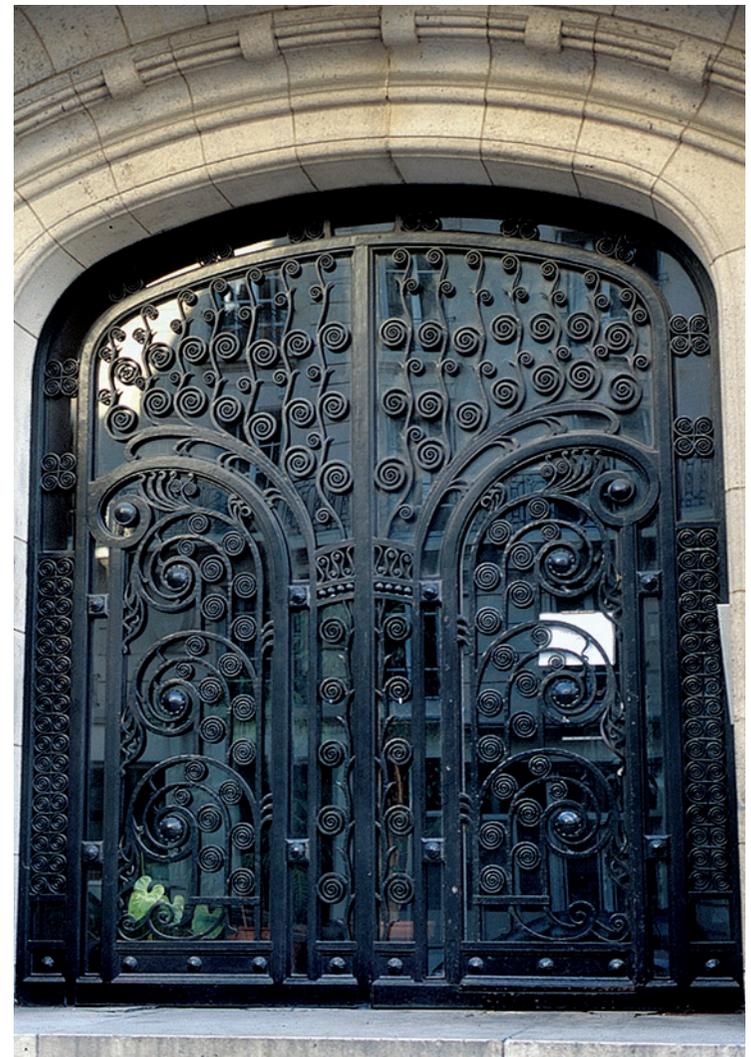
Porte et rampe : Raymond Subes

**INSTITUT DE PALÉONTOLOGIE**

1, rue René Panhard

Architecte : Emmanuel Pontremoli, 1914

Porte : Émile Robert



« Offert » par le prince Albert de Monaco, l'Institut était presque achevé à la déclaration de guerre. C'est une des dernières œuvres, sinon la dernière d'Émile Robert, pour l'architecture.

**Vaugirard – Montparnasse – Grenelle**  
14<sup>e</sup> – 15<sup>e</sup>

**HÔTEL FOLLOT**

5, rue Schoelcher  
Architecte : Paul Follot et Pierre Seltersheim, 1911  
Ferronnerie : Edgar Brandt

L'hôtel fut construit par l'ébéniste et décorateur Paul Follot (1877-1941) comme lieu d'habitation et d'exposition. Il était membre fondateur de la Société des artistes décorateurs (1904), directeur fondateur de l'atelier Pomone (Au Bon marché), etc.

**IMMEUBLE**

20 bis, rue d'Alésia  
Architecte : Xavier Schoellkopf, 1910  
Porte et garde-corps d'Emile Robert

**IMMEUBLE SUR COUR**

7, rue Méchain  
Architecte : Robert Mallet-Stevens, 1930  
Porte et huisseries de la cage d'escalier : Jean Prouvé

**MAIRIE ANNEXE DU 14<sup>E</sup>**

26, rue Mouton-Duvernet  
Architecte : Georges Sébille, v. 1934  
Porte : Gilbert Poillerat

Sur la place Ferdinand Brunot, dite aussi rue Duchoux, au n° 12, porte de Raymond Subes, qui a probablement aussi réalisé la rampe de l'escalier. Au premier étage, beau vitrail de Louis Barillet.

**IMMEUBLE**

8, rue George Braque  
Architecte : Zielinski  
Porte : Édouard Schenck

**PARC DES EXPOSITIONS**

Place de la Porte-de-Versailles  
Architecte : Louis H. Boileau et Léon Azéma, 1933-1938  
Entrées : Edgar Brandt.

**ÉGLISE SAINT-LÉON**

Place du Cardinal-Amette  
Architecte : Émile Brunet, 1924-1933  
Mobilier métallique : Raymond Subes

L'architecte aurait, paraît-il, dit à propos de l'église : « À la cadence où nous allons, ce sera ici le règne du fer forgé. » La mise en place des ambons l'aurait convaincu de poursuivre avec les tables de communion et les candélabres en 1931. Les garde-corps des tribunes auraient été placés pendant l'Occupation.

**JOURNAUX OFFICIELS**

26, rue Desaix  
Architecte : Noël Lemaresquier, 1959  
Grilles : Raymond Subes

**LYCÉE CAMILLE SÉE**

Place Léon-Lhermitte  
Architecte : François Le Cœur, 1934  
Ferronneries : Raymond Subes

**IMMEUBLE**

5 et 7, rue Alasseur  
Architecte : Joannès Cholet et Jean-Baptiste Mathon, 1930  
Porte : Nics Frères

**ÉCOLE**

25-27, rue Rouelle  
Architecte : Louis Bonnier, 1911  
Grille : Émile Robert

**IMMEUBLE**

90, rue des Cévennes  
Architecte : Clément Feugueur  
Porte : Nics Frères

**IMMEUBLE**

170, rue de la Convention  
Architecte : Paul Legriël, 1900  
Porte : Auguste Dondelinger

**IMMEUBLE**

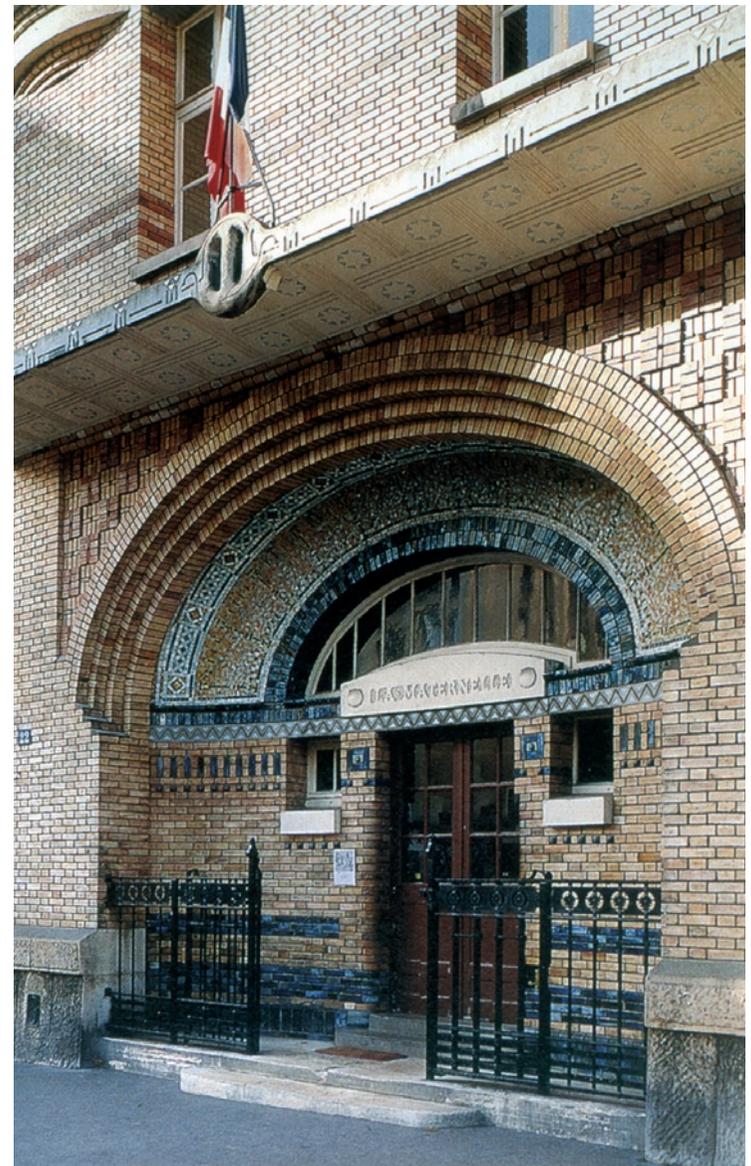
7, rond-point Mirabeau  
Architecte : Joseph Bassompierre, Paul de Rutté et Paul  
Sirvin, 1932

Grilles des cours, balcons, portes d'ascenseur : Raymond  
Subes

À lui seul, l'immeuble marque le rond-point ; les ferron-  
neries tracent des lignes discrètes sur la masse du bâtiment,  
le tout bien dessiné.

**IMMEUBLE**

3 et 5, boulevard Victor  
Architecte : Pierre Patout, 1934  
Porte : Raymond Subes



École, rue Rouelle

**Chaillot – Passy – Auteuil**  
16<sup>e</sup>

**PALAIS DE CHAILLOT**

Place du Trocadéro  
Architecte : Louis H. Boileau, J. Carlu et L. Azéma, 1937  
Grilles sur la place : Gilbert Poillerat  
Portes sur les jardins et l'esplanade aux jets d'eaux :  
Raymond Subes

**PALAIS DE TOKYO**

Avenue du Président-Wilson  
Architecte : Dondel, Aubert, Viart, Dastugue, 1937.  
Portes : Adalbert Szabo  
La porte sur l'avenue de New York est de Raymond Subes

**IMMEUBLE**

30, avenue Marceau  
Architecte : André Granet, 1914  
Ferronneries : Émile Robert

**CIMETIÈRE DE PASSY**

2, rue du Commandant-Schloesing  
Architecte : René Berger, 1937  
Grilles d'entrée : Raymond Subes

**IMMEUBLE**

1, avenue Paul-Doumer  
Architecte : Jean Fidler, 1936  
Porte : Raymond Subes

La porte est revêtue sur sa face externe de plaques d'acier inoxydable (très peu employé à l'époque) avec des dalles de verre brut.

**IMMEUBLE**

17, rue Franklin  
Architecte : Marcel Hennequet, 1928  
Grilles : Raymond Subes

**IMMEUBLE**

7, rue Le Tasse  
Architecte : Louis Sorel, 1905  
Porte d'Émile Robert (?) d'Edgar Brandt (?)

**IMMEUBLE**

1, avenue de Camoëns  
Architecte : Paul Marozeau, 1912  
Porte : Émile Robert

**IMMEUBLE AUX CHARDONS**

2, rue Eugène-Manuel  
Architecte : Charles Klein, 1903  
Ferronneries d'Auguste Dondelinger

On est d'abord plutôt frappé par l'exubérance du décor de céramique d'Émile Müller, mais les ferronneries ne manquent pas de force, dans le même style art nouveau un peu « appuyé ».

**IMMEUBLE**

1 à 5, avenue Mozart  
Architecte : du Bois d'Auberville, 1908  
Ferronneries : Borderel, Boyer Cie sur des dessins de du Bois

**CASTEL BÉRANGER**

14, rue La Fontaine  
Architecte : Hector Guimard, 1894-1898

Pour sa première commande importante, Guimard a utilisé le fer. Les ferronneries ont été réalisées par F. Balet,

serrurier probablement installé à Angers. Dans ses autres réalisations, il utilisera plus souvent la fonte en liaison avec les Fonderies de Saint-Dizier.

#### **PETIT IMMEUBLE**

4 et 6, rue Mallet-Stevens  
Architecte Robert Mallet-Stevens, v. 1926  
Grille, derrière la porte d'entrée : Jean Prouvé

Cet ancien hôtel particulier fut construit pour Mme et M. Reifenberg. Prouvé était alors inconnu. Comme il le rapporte lui-même, « l'anecdote vaut d'être racontée. J'ai frappé à la porte (de Mallet-Stevens) et j'ai été reçu par un architecte qui m'a pris pour un intrus... Il a regardé les photos, m'a quitté et cinq minutes après, j'étais dans le bureau de Mallet-Stevens. La conversation a été rapide. Il m'a dit : « Ce que vous faites m'intéresse énormément... qu'est-ce qui vous a fait penser à tout ça ? » enfin quelques mots sympathiques. Après quoi, il m'a commandé une grille. Alors moi, timidement : « Je vais vous faire un dessin et vous adresser un devis. » Réponse immédiate : « Ni dessin, ni devis, envoyez-moi une grille. » Au bout d'un mois, j'ai livré la grille. » Et il ajoutait : « Voilà comment j'ai eu ma première commande à Paris. » (A. Lavalou, *Jean Prouvé par lui-même*, Éd. du Linteau, 2001)

#### **IMMEUBLE**

3, rue Thiers. Architecte : Ernest Bertrand, 1910  
Porte : Émile Robert

#### **IMMEUBLE**

9, rue Michel-Ange  
Architecte : Henri Fivaz, 1922  
Porte et garde-corps : Paul Kiss

Le dessin de la porte a été maintes fois repris par Paul Kiss.

#### **LYCÉE JEAN-DE-LA-FONTAINE**

Place de la Porte-Molitor  
Architecte : Gabriel Héraud, 1938  
Porte : Edgar Brandt

#### **PALMARIIUM DU FLEURISTE MUNICIPAL**

3, avenue de la Porte-d'Auteuil  
Architecte : Jean-Camille Formigé, 1894-1897  
Entreprise Schwartz & Meurer

L'ancien fleuriste ne suffisant plus aux besoins de la Ville, celle-ci choisit un terrain sur la zone militaire des fortifications. L'architecte aménagea la butte en terrasse et disposa les serres, aujourd'hui menacées. Au fond, le palmarium clôt l'espace de son dôme de 15,75 m. Il n'y a aucun support intermédiaire à l'intérieur. Les fers des pannes et des fermes sont disposés perpendiculairement à la surface des combles pour laisser passer le maximum de lumière.

#### **THOMSON-CSF**

101, boulevard Murat  
Architecte : Henri Favier, 1913-1920  
Ferronneries : Edgar Brandt

Conçu au moment où Brandt s'agrandit pour abriter son domicile et ses ateliers, il devint assez vite le siège social et le magasin d'exposition, les ateliers étant transférés à Châtillon-sous-Bagneux.

#### **HÔTEL PARTICULIER**

43, rue Émile-Menier, 1913-1914  
Porte et garde-corps : Émile Robert

#### **IMMEUBLE**

50, avenue Victor Hugo  
Architecte : Charles Plumet, 1902  
La ferronnerie aurait été dessinée par Tony Selmersheim

**AMBASSADE DU TCHAD**

65, rue des Belles-feuilles  
 Architecte : Louis Sorel, 1904  
 Porte : Edgar Brandt

**RESTAURANT LA GRANDE-CASCADE**

Route de la Grande-Cascade au bois de Boulogne  
 Architecte : A. Bourgeois et T. Sautan, 1889  
 Marquise : Ets Schwartz & Meurer

Légèreté, transparence, cette grande paupière qui ne bat pas des cils ne cesse de nous appeler ; beau travail de ferronnerie.



**Batignolles – Wagram  
 17<sup>e</sup>**

**EX-BANQUE MIRABAUD**

44, avenue de Villiers  
 Architecte : Lucien Magne, 1880  
 Grille dessinée par l'architecte et réalisée par Everaert dont on ignore tout.

**EX-HÔTEL DE JACQUES ROUCHÉ**

30, rue de Prony  
 Architecte : Barberis, 1906.  
 Grilles et balcons d'Edgar Brandt

Industriel et mécène, directeur de l'Opéra de Paris de 1913 à 1945, Jacques Rouché (1862-1957) fit appel à Brandt, encore peu connu, mais aussi à Besnard, Maurice Denis et René Lalique pour décorer son hôtel.

**ÉCOLE JEAN-DROUANT**

20, rue Médéric  
 Architecte : André Arfvidson et Raymond Gravereaux, 1935-1936  
 Portail monumental de Raymond Subes

**ÉGLISE SAINT-FERDINAND-DES-TERNES**

27, rue d'Armaillé. Architecte , 1937  
 Grilles et table de communion : Gilbert Poillerat  
 Vitraux : Auguste Labouret 1937

**ÉGLISE LUTHÉRIENNE SUÉDOISE**

9, rue Médéric  
 Architecte : G.-A. Falk, 1911-1913  
 Grille et portes d'Émile Robert



Construite en brique dans le style national scandinave, l'église a des portes en bois, comme il se doit, mais qui sont serties et ornées de ferronneries.

#### **IMMEUBLE**

134-142, boulevard Berthier  
 Architecte : Bassompierre, Rutté, Sirvin, 1933  
 Grille d'entrée au 138 et garde-corps : Raymond Subes

Il est à noter que ce groupe d'immeubles construits par la RIVP était de la catégorie ILM (immeuble à loyer moyen), c'est-à-dire HBM de catégorie supérieure. Les architectes avaient pu néanmoins réserver une partie du budget à la « décoration », il est vrai réduite aux façades ouvrant sur le boulevard Berthier...

#### **COLLÈGE BORIS VIAN**

98 boulevard Berthier  
 Architecte : Alexis Dresse et Léon Oudin, 1939  
 Porte : Raymond Subes

#### **ÉGLISE SAINTE-ODILE**

2, avenue Stéphane-Mallarmé  
 Architecte : Jacques Barge, 1946  
 Grille d'entrée : Raymond Subes avec des cabochons de verre d'Auguste Labouret, 1946

#### **IMMEUBLE**

40, rue Dautancourt  
 Porte et consoles du balcon au 5<sup>e</sup> étage d'Émile Robert

**Montmartre – La Villette – Belleville**  
18<sup>e</sup>

**HÔPITAL BRETONNEAU**

Entrée des ambulances, 4 et 6, rue Carpeaux  
Architecte : Paul Héneux et Brettnacher, 1898-1900  
Grille d'entrée : Édouard Schenck

**IMMEUBLE**

153, rue Lamarck. Architecte : Léon Dupont, 1905  
Porte et garde-corps : Émile Robert

**ÉGLISE SAINT-JEAN-DE-MONTMARTRE**

19, rue des Abbesses  
Architecte : Anatole de Baudot. 1897-1904  
Grille d'Émile Robert, 1904

Célèbre pour sa crypte en ciment armé, première réalisation parisienne avec ce nouveau matériau, l'église est aussi embellie par les artistes auxquels l'architecte fit appel malgré la modicité des crédits : Alexandre Bigot, Pierre Roche.

**IMMEUBLE**

7 bis, rue Danrémont  
Architecte : Torcher et Gridaine  
Porte et balcons : Milinaire Frères

**IMMEUBLE**

41, rue Danrémont  
Architecte : Ch. Goujon, 1903  
Porte et balcons : Milinaire Frères

**MAIRIE DU XVIII<sup>e</sup>**

Place Jules Joffrin  
Architecte : Marcellin Varcollier, 1888-1891  
Constructions métalliques : A. Crosnier

**ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE À BELLEVILLE**

139, rue de Belleville  
Architecte : Jean-Baptiste Lassus, 1854-1859  
Pentures des portes : Pierre Boulanger, 1857-1859

**CENTRAL TÉLÉPHONIQUE**

114, rue Marcadet  
Architecte : Georges Labro, 1933  
Portes, personnelle et cochère : Malâtre & Tonnelier

**IMMEUBLE**

6, boulevard d'Ornano  
Architecte : André Granet, 1929  
Ferronnerie : Raymond Subes

En 1897, Ernest Borderel avait son atelier de serrurerie sur ce terrain qu'il fit construire : il ne pouvait que confier la partie métallique à l'entreprise dont il était toujours le président. Il y habita jusqu'à la fin de ses jours.

**IMMEUBLE**

95, avenue Gambetta  
Architecte : Adolphe Bocage, 1908  
Porte d'Édouard Schenck

**IMMEUBLE**

337, rue des Pyrénées  
Architecte : A. Philippon, 1906

L'architecte n'est pas très connu. Le serrurier reste inconnu. La porte, dans sa simplicité, est superbe.

**CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE**

Boulevard de Ménilmontant

Grille funéraire Thierry-Delanoue : Émile Robert, 1899

**ÉGLISE SAINT-JEAN-BOSCO**

Architecte : Dimitrou et René Rotter, 1933-1937

Grille du baptistère : Raymond Subes

**IMMEUBLE**

18, rue Alexandre Dumas

Architecte : Gaston Dejouy, 1911

Porte : Paul Kiss

**LYCÉE HÉLÈNE-BOUCHER**

75, cours de Vincennes

Architecte : Lucien Sallez, 1938

Porte : Raymond Subes

Jacques Réda écrit dans *Le Citadin* : « Du lycée Hélène Boucher, sur le cours de Vincennes, je reconnâtrai toujours la façade assez raide et sans mystère (mais franche comme un exemple de grammaire latine ou un théorème de géométrie), et surtout sa couleur : un certain rose pour l'ordinaire associé au béton. »

Dans le hall, malheureusement non visible de l'extérieur, un superbe triptyque en verre de Louis Barillet.

## Banlieue

### Aubergenville (78)

**ÉGLISE SAINTE-THÉRÈSE-DE-L'ENFANT-JÉSUS**

Place de Louvain

Architecte : Paul Tournon, 1928

L'église fut construite au milieu de la cité d'Élisabethville – du nom de la reine des Belges – cité-jardin réalisée dans les années 1920. La reine Elisabeth (1876-1965), d'origine bavaroise, refusa de quitter la Belgique pendant la Première Guerre mondiale et fut surnommée « la reine infirmière ».

**Grille d'entrée** : Raymond Subes

### Bobigny (93)

**EX-L'ILLUSTRATION**

153, rue de Stalingrad

Architecte : R. Lefébure, 1933

Porte : Raymond Subes

Après s'être décentralisé dans des années encore fastes, l'illustre magazine, interdit en 1944, dut cesser de paraître en 1955. Après des années d'oubli, les locaux furent achetés par l'université pour y installer l'IUT de Ville-taneuse et en confia la reconversion à Paul Chemetov et Borja Huidobro.

**Bougival (78)****ÉGLISE NOTRE-DAME**

Place des Combattants

La construction de l'église remonte au XII<sup>e</sup> siècle. Elle a été prolongée de deux travées et restaurée aux environs de 1900 sous la direction de Lucien Magne qui a dessiné les pentures en branches de lys de la porte principale ; elles ont été réalisées par Émile Robert.

**Boulogne (92)****HÔTEL-DE-VILLE**

20, avenue André Morizet

Architecte : Tony Garnier et Jacques Debat-Ponsan, 1931-1934

Porte, rambardes des coursives entourant le hall et rampes d'escalier de Jean Prouvé

Maire de Boulogne de 1919 à sa mort en 1942, André Morizet fut l'un des membres fondateurs du Parti communiste, qu'il quitta lorsque celui-ci condamna la franc-maçonnerie dont il était membre, puis du Parti socialiste SFIO. Il fut surtout un des rares hommes politiques français à s'intéresser activement à l'architecture et à l'urbanisme et pas seulement parce qu'il était le beau-frère de Jacques Debat-Ponsan.

**PONT DE SAINT-CLOUD**

Garde-corps plaquée de cuivre : Raymond Subes, 1945

**Cachan (94)****HÔTEL-DE-VILLE**

Place Gambetta

Architecte : Cholet & Mathon, 1935

Ferronneries : Raymond Subes

**Chantilly (60)****CHÂTEAU DU DUC D'AUMAËLE**

Architecte : Honoré Daumet, 1878-1894

Rampe du grand escalier : Moreau et Émile Robert, 1884

Exécuté par Émile Robert dans les Ateliers de l'entreprise Moreau, c'est un chef d'œuvre du fer forgé ornementé de bronze coulé, de tôle de cuivre et de laiton repoussé au marteau et ciselé. Elle a été dessinée par l'architecte, avec une tête de bélier au départ de la rampe, « le déroulement ample des rinceaux, chacun d'eux marqué au centre d'une figure symbolique alternée (fleur de lys, initiales HO, Henri d'Orléans, couronne ducale). »

**Issy-les-Moulineaux (92)****SALLE DES FÊTES**

Avenue Victor-Cresson

Architecte : Marcel Chappey, 1933

Grilles : Raymond Subes

### Ivry-sur-Seine (94)

#### ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE

207, avenue de Verdun

Grille de chapelle et du baptistère : Subes, 1936

### Levallois-Perret (92)

#### MONUMENT AUX MORTS DE LA GUERRE DE 1914

Cimetière, 101, rue Baudin

Architecte : Henri Bertin, 1927

Porte : Paul Kiss

La municipalité, alors communiste, souhaitait que le monument ait une dimension pacifiste...

### Maisons-Alfort (94)

#### ÉGLISE SAINTE AGNÈS

Rue Nordling

Architecte : Marc Brillaud de Laujardière et Raymond Puthomme, 1933

Porte et table de communion : Richard Desvallières

La porte, en chêne sculpté, est ornée de huit plaques de cuivre.

### Neuilly-sur-Seine (92)

#### IMMEUBLE

50 bis, avenue Charles-de-Gaulle

Architecte : Louis Sorel, 1912

Porte et rampe d'escalier : Émile Robert (?)

#### HÔTELS PARTICULIERS

4 et 6, rue du Bois-de-Boulogne

Architecte : Beaudouin & Lods, v. 1927

Ferronneries : Richard Desvallières

#### PONT DE NEUILLY

Sur la Seine

Le pont a été construit par les Entreprises Daydé & Pillé et Fives-Lille sous la direction de l'ingénieur Albert Levailant et le dessin de l'architecte Paul Bigot. Il a été mis en service le 2 décembre 1942.

Les garde-corps de Raymond Subes ont été posés après la fin de la Seconde Guerre.

### Puteaux (92)

#### HÔTEL-DE-VILLE

Avenue de la République

Architecte : Jean-Édouard Niermans, 1933

Portes de Raymond Subes

### Saint-Cloud (92)

#### DASSAULT-SYSTÈMES

Voir : Suresnes

**Saint-Maur-des-Fossés (94)****LYCÉE MARCELLIN-BERTHELOT**

Boulevard Maurice-Berteaux  
 Architecte : Lotte, 1938  
 Portes de Raymond Subes

**Sceaux (92)****LYCÉE MARIE-CURIE**

1, rue Constant Pilate  
 Architecte : Émile Brunet, 1937  
 Ferronneries : Raymond Subes

La porte d'entrée est constituée de dix-huit panneaux carrés en dalles de verre gravé, voire sculpté, d'Auguste Labouret enchâssées dans une ossature métallique.

**Suresnes (92)****DASSAULT-SYSTÈMES**

9, quai Marcel Dassault  
 Architecte : Anthony Béchu, v. 2001  
 Porte d'entrée : Raymond Subes (1937 ?)

Le métal sait s'adapter. Raymond Subes avait réalisé pour le Pavillon du métal de l'Exposition de 1937 (Arch. Charles et Jean Dorian, Bernard Vitry et Jean-Pierre Paquet) une immense grille coulissante de 11 m de hauteur sur 7 m de largeur. Elle était constituée schématiquement de six rangées superposées de trois cercles ouvragés. Huit ont été récupérés ici dans une disposition plus conforme à la sobriété désirée. Les parties restantes sont à l'usine Dassault de Mérignac.

**Thiais (94)****CIMETIÈRE PARISIEN**

Avenue de Fontainebleau

La double porte d'entrée aurait été dessinée par l'architecte Charles Halley et réalisée par l'Union des ouvriers serruriers v. 1929.

**Villemomble (94)****ÉGLISE SAINT-LOUIS**

Square de Verdun

La tour-clocher fut ajoutée en 1926-1927 sur le dessin de l'architecte Paul Tournon avec une croix la couronnant de Raymond Subes

**Vincennes (94)****HÔTEL-DE-VILLE**

Place du Général-Leclerc

Architecte : Henri Quarez et Gustave Lapostolle, 1935

L'hôtel de ville fut construit en 1889-1891 sur les plans d'Eugène Calinaud, mais agrandi et réaménagé sous l'autorité du maire Léon Bonvoisin en 1935.

**Porte, rampe** : Edgar Brandt

**ÉCOLE**

8, rue du Docteur-Lebel

Architecte : Henri Quarez et Gustave Lapostolle, 1938

Porte : Edgar Brandt

**CIMETIÈRE**

1, rue de Fontenay

Tombeau de la famille Vrain : Lombard

La grille ressemble plus que fortement (en légèrement simplifiée) à celle que Louis Bonnier avait dessiné pour la Galerie de l'Art nouveau de Samuel Bing en 1895 et ce dernier connut des jours difficiles après le succès de l'Exposition de 1900, avant de mourir en 1905, année supposée de la mise en place du tombeau...

## Notices biographiques

**BAGUÈS FRÈRES**

Plus connue pour ses installations électriques et ses luminaires, l'entreprise, alors dirigée par Victor Baguès, a réalisé aussi des rampes d'escalier.

1910-1913 – Paris 8<sup>e</sup>. Théâtre des Champs-Élysées,  
15, avenue Montaigne

1911-1914 – Paris 8<sup>e</sup>. Musée Nissim de Camondo,  
63, rue de Monceau

**BAUDET, ÉMILE**

Né le 10 février 1835 à Vitry-le-François, mort le 30 juillet 1904 à Argenteuil

Entrepreneur de serrurerie. Diplômé de l'École centrale en 1858, il entre aux Ets Joly, puis s'associe à Leturc en 1865. À Centrale, il avait toujours eu d'excellentes notes en dessin architectural. Outre la charpente métallique classique, il réalise la charpenterie et la serrurerie de la Bibliothèque nationale avec Henri Labrouste. Il s'associe en 1878 avec Alfred Donon, puis avec Jules Roussel, tous deux anciens de Central. L'entreprise, devenue Baudet-Donon-Roussel, s'intéressera toujours à la serrurerie puisqu'elle engagera Gilbert Poillerat en 1927 pour diriger l'atelier d'art décoratif.

1881-1883 – Paris 8<sup>e</sup>. Magasins du Printemps, rue du Havre

**BAUDRIT, A**

Sous ce nom, l'entreprise aurait existé depuis 1773. En 1856, elle s'intitulait Baudrit père et fils, mais devenait Baudrit fils en 1864. Grande médaille d'or de l'Exposition des beaux-arts de 1863. Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878, elle a réalisé des ferronneries pour de nombreux hôtels particuliers parisiens, mais aussi à Mulhouse (hôtel Koechlin) ; elle a aussi construit le marché Sainte-Claire à Grenoble en 1876.

1839 – Paris 1<sup>er</sup>. Église Saint-Germain-l'Auxerrois,  
place du Louvre

**BORDEREL, ERNEST**

Serrurier et industriel, né le 28 février 1860, mort le 28 février 1944.

En 1897, il est établi comme serrurier 6, boulevard d'Ornano à Paris. Quatre ans plus tard, il s'associe à Taillandier et Boyer, 131 rue Danrémont et semble assurer la direction de l'école professionnelle de serrurerie. L'entreprise devient Borderel, Boyer & Cie en 1907. Son association avec Emile Robert date de 1910 sans doute de façon informelle, Borderel, bénéficiant du prestige de Robert et ce dernier d'une sécurité et de la décharge des problèmes de gestion. La même année, Borderel engage le jeune Raymond Subes comme dessinateur. En juillet 1919, la Société des anciens Ets Borderel & Robert est constituée au capital de 1 100 000 F avec des usines à Reims, Soissons, Saint-Denis, les travaux de ferronnerie d'art restant rue Danrémont. L'entreprise compte alors trois cents ouvriers. En 1927, il est secondé par deux administrateurs délégués, Georges Fourcaut et Raymond Subes, l'entreprise atteignant près de mille ouvriers, mais à soixante-quinze ans, il est contraint par la loi de prendre sa retraite. Peu avant sa mort, il lègue son habitation, 6, boulevard d'Ornano, à l'Institution Sainte-Thérèse. Il avait été président de la Chambre syndicale

de serrurerie, était commandeur de la Légion d'honneur, Croix de guerre...

1900 – Paris 8<sup>e</sup>. Petit Palais : rampe

1908 – Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 1-5, avenue Mozart  
et voir Subes, Raymond

**BOULANGER, PIERRE**

Serrurier d'art, né le 19 juin 1813 à Paris, mort le 1<sup>er</sup> juillet 1891 à Bellevue.

Né dans une famille de serruriers, il s'établit à son compte en 1840 à Paris-La Chapelle. Par un ami commun, il entre en relations avec Grouvel et Du Sommerard qui lui confie quelques travaux de restauration de fer forgé. Doit-il réinventer une technique perdue, comme le pense Raymond Subes<sup>1</sup>, ou cette technique lui avait-elle été transmise par sa famille ? Toujours est-il que son habileté de sculpteur sur fer (tel qu'il se nommait) parvient aux oreilles de Jean-Baptiste Lassus qui, en 1845, lui demande d'effectuer des pentures pour le portail de l'église Saint-Séverin à Paris. Il les réalise de façon telle qu'il devient le serrurier des « diocésains ». Viollet-le-Duc lui commande celles de Vézelay, Charles Questel celles de Saint-Paul de Nîmes, Saint-Restitut et Saint-Gilles du Gard.

Bientôt, on lui demande des grilles, grilles de chœur et tables de communion pour la cathédrale de Troyes, l'église de Bon Secours près de Rouen, celle de Châlons-sur-Marne et surtout celle de la cathédrale de Bourges pour laquelle il ne fera qu'un panneau à titre de modèle, proposant de confier l'exécution de la suite à Larchevêque, serrurier à Mehun-sur-Yèvre, trop occupé qu'il était alors à la restauration des pentures de la porte centrale de Notre-Dame sous

1. R. Subes, *Pierre Boulanger*, Paris, Imprimerie du compagnonnage, 1961. Très précieux, ce livre est le seul qui présente et résume l'œuvre de Pierre Boulanger, de façon très soignée sinon luxueuse. Il doit toutefois être lu avec prudence, car il fut réalisé à l'instigation du petit-fils de Boulanger, Georges Roty.

la direction de Viollet-le-Duc, à moins que ce soit lui qui ait initié l'architecte à ces techniques en partie oubliées ; si l'architecte les a effectivement dessinées, il l'a fait en se basant sur ce qui était réalisable en fer.

Boulangier y « déploya toute sa science, multipliant les ornements au point de donner à son travail un effet de relief assez important alors que les fers anciens restent assez proches du plan de la porte. Le nombre de pièces estampées qui ont été utilisées pour la confection d'une seule penture confond l'imagination ; pour la penture centrale, la plus importante, il dépasse sûrement les deux mille. Émile Robert étudiant la technique de réalisation d'un bouquet qui termine l'une des branches n'y dénombre pas moins de soixante soudures ».

On ne connaît de lui que des œuvres de restauration, presque toujours pour des églises. « Elles évoquent pour nous les mêmes résonances que les romans ou les poèmes de Walter Scott et de Victor Hugo, que les peintures ou les gravures de Delacroix et de Gustave Doré ».

L'on peut donc considérer Boulangier comme un artiste qui, épris de son métier, est parvenu à illustrer de façon remarquable le style cathédrale qu'affectionnèrent nos pères. Mais son plus grand titre de gloire est sans doute d'avoir ouvert le chemin et d'être à l'origine de la renaissance d'un art.

1845 – Paris 5<sup>e</sup>. Église Saint-Séverin, rue des Prêtres-Saint-Séverin

1841-64 – Paris 4<sup>e</sup>. Notre-Dame, parvis de Notre-Dame

1848 – Paris 1<sup>er</sup>. Musée du Louvre, quai du Louvre : balcon de Charles IX

1853 – Paris 2<sup>e</sup>. Hôtel du Timbre, 9 à 13, rue de la Banque

1859 – Paris 18<sup>e</sup>. Église Saint Jean-Baptiste, 139, rue de Belleville

### **BRANDT, EDGAR-WILLIAM**

Ferronnier d'art et industriel, né le 24 décembre 1880 à Paris, mort le 8 mai 1960 à Genève.

Sa famille, originaire de Mulhouse, quitta l'Alsace lors de l'annexion de 1871. Son père ayant été engagé chez le constructeur de serres Guillot-Pelletier à Orléans, Edgar entre à l'École professionnelle de Vierzon en 1894, en sort en 1898. Après son service militaire, il ouvre un petit atelier en 1901 rue Michel-Ange à Paris, réalise des bijoux, lampes, luminaires, consoles, influencé par Charles Plumet et Tony Selmersheim. En 1904, l'architecte Louis Sorel lui commande une grille et peu à peu, son travail s'ouvre à l'architecture : il travaille pour Sauvage & Sarrazin à la villa Natacha à Biarritz en 1909.

Il est un des premiers à utiliser le chalumeau oxyacétylénique, repoussé alors par tous les forgerons. Il emploie plusieurs ouvriers et s'agrandit en 1908. Après la commande de la porte d'entrée de l'ambassade de France à Bruxelles (Arch : Chedanne) en 1911, il obtient celle de la rampe du pavillon Mollien au musée du Louvre en 1914. Il demande alors à Henri Favier de lui dessiner le bâtiment qui abritera son siège et ses ateliers au 101 boulevard Murat ; il ne sera terminé qu'en 1920.

Mobilisé, il conçoit un obusier léger d'infanterie et convainc ses supérieurs dès la fin de l'année de 1914. Il le met au point avec son frère Jules ; bientôt adopté par l'Armée, il en organise la fabrication avec l'aide financière de son ami Léon Gaumont.

La guerre terminée, son entreprise est alors importante ; il a pu se faire de bonnes relations dans les milieux militaires : il participera à de nombreux monuments aux morts dont le plus célèbre, celui de l'Arc de triomphe. Rêvant de la production « à l'américaine », il fractionne son entreprise en plusieurs ateliers alimentés par un bureau de dessin dirigé par Henri Favier avec Henri Martin, Pierre Lardin et Gilbert Poillerat. Beaucoup de ses ouvriers sont alors hongrois. En 1920, il travaille pour le paquebot le *Paris*, en 1924, les

grands magasins du Bon marché et bien sûr pour l'Exposition de 1925. Il fait alors un voyage aux États-Unis et au Canada où il établit bientôt des succursales.

1926 est un tournant. Il crée la Société des Établissements Brandt qui étend son activité aux appareils électroménagers ; Favier le quitte, suivi de Poillerat embauché chez Baudet. C'est aussi le moment où il invente le mortier de 81 mm qui surclasse tous ses concurrents et portera le nom de mortier Brandt. Il étudie alors l'implantation d'une véritable usine à Châtillon-sous-Bagneux, qui ouvrira en 1932 au 12 rue Béranger, l'architecte étant alors Urbain Cassan et Louis Plousey. En 1936, le Front populaire nationalise les entreprises d'armement, dont la sienne. En 1938, il fonde d'autres usines à La Ferté-Saint-Aubin, Tulle, Nantes, mais à nouveau la guerre éclate, suivie de l'Occupation. À une date qui varie selon les biographies, il part à Genève où il meurt le 8 mai 1960. Entre temps, il avait offert à l'État français de refaire la grille du château de Versailles, inaugurée le 26 juin 1956. L'année suivante, il était nommé commandeur de la légion d'honneur.

- 1904 – Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 65, rue des Belles Feuilles
- 1906 – Paris 17<sup>e</sup>. Ex-hôtel de J. Rouché, 30, rue de Prony
- 1906 – Paris 11<sup>e</sup>. Immeuble Sulzer, 7, avenue de la République
- 1911 – Paris 14<sup>e</sup> Hôtel Follot, 5, rue Schoelcher
- 1912 – Paris 6<sup>e</sup>. Immeuble, 48, boulevard Raspail
- 1920 – Paris 16<sup>e</sup>. Ex-Ateliers Brandt, 101, bd Murat
- 1923 – Paris 8<sup>e</sup>. Arc de triomphe, place de l'Étoile.
- 1924 – Paris 2<sup>e</sup>. Ex « l'Intransigeant », 100, rue Réaumur, Paris 1<sup>er</sup>. Musée du Louvre, escalier Mollien
- 1928 – Paris 9<sup>e</sup>. Immeuble, 8, boulevard de la Madeleine
- 1928-31 – Paris 12<sup>e</sup>. Musée des arts d'Afrique, 293, avenue Daumesnil
- 1933-1938 – Paris 15<sup>e</sup>. Parc des expositions, place de la Porte de Versailles
- 1935 – Vincennes. Mairie, place du Général Leclerc

1938 – Paris 16<sup>e</sup>. Lycée Jean de La Fontaine, place de la Porte Molitor

1938 – Vincennes. Lycée Jean Moulin, 8, rue Lebel, porte

### **COUADE, ALBERT**

Né en octobre 1897 à Mehun-sur-Yèvre (Cher) où son père avait appris son métier aux Ets Larchevêque avant de venir s'établir à Paris. À son tour, il forma son fils Albert avant de lui laisser la place en 1913 ; l'entreprise compte alors une cinquantaine d'ouvriers. Mais Albert est mobilisé en 1914 ; il reprend son activité en 1919 et prend la direction de l'entreprise en 1923 alors qu'elle compte plus d'une centaine d'ouvriers, travaillant un peu partout en France et beaucoup aussi à l'étranger. Interrompue par la Seconde guerre mondiale, il reprend en 1945 son activité, qu'il cesse en 1969.

1928 – Paris 8<sup>e</sup>. Lonsdale, 34, rue Pasquier

1932 – Paris 8<sup>e</sup>. Immeuble, 3 et 5, avenue Friedland

### **DAYDÉ, HENRI**

Né le 28 avril 1847 à Cenne-Monestiés (Aude), mort le 13 novembre 1924.

Diplômé de l'École des arts et métiers de Châlons, vient à Paris où il fonde bientôt l'Entreprise de travaux publics et de constructions métalliques Daydé. En 1879, elle fusionne avec les Ets Lebrun et devient Lebrun et Daydé, puis en 1880 Lebrun, Pillé & Daydé, puis en 1882 Daydé & Pillé et en 1902, à nouveau Ets Daydé. Sous ces différents intitulés, elle a construit de nombreux ponts et viaducs.

1914 – Paris. Pont Notre-Dame

### **DESVALLIÈRES, RICHARD**

Ferronnier, né en 1893, mort en 1962.

Fils du peintre Georges Desvallières, goûta dès son

adolescence les joies de la forge qu'il ne quitta pas. Participe à la fondation des Ateliers d'art sacré en 1919 avec son père et Maurice Denis. Collabore souvent avec son ami Louis Süe. Initié au compagnonnage en 1942.

1923 – Paris 2<sup>e</sup>. Dunhill, ex-Parfumerie d'Orsay, 15, rue de la Paix

1927 v. – Neuilly s/S. Hôtels particuliers, 4 et 6, rue du Bois de Boulogne

1933 – Maisons-Alfort. Église Sainte-Agnès, rue Nordling

### **DONDELINGER, AUGUSTE (?)**

1899 – Paris 7<sup>e</sup>. Lycée italien, 12, rue Sédillot

1900 – Paris 15<sup>e</sup>. Immeuble, 170, rue de la Convention

1901 – Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 3, square Rapp

Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 29, avenue Rapp

1903 – Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 2, rue Eugène Manuel

Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 134, rue de Grenelle

1904 – Paris 8<sup>e</sup>. Ceramic hôtel, 34, avenue de Wagram

1907 – Paris 8<sup>e</sup>. Immeuble, 23, avenue de Messine

### **FAVIER, HENRY**

Architecte, né le 24 octobre 1888 à Montpellier.

Élève de Laloux et de Lemaresquier à l'École des beaux-arts ; il a la 2<sup>e</sup> classe en 1909 et son diplôme en 1923. Directeur artistique des Ets Brandt de 1920 à 1929.

Membre du Comité des arts décoratifs et du Conseil supérieur de l'enseignement des beaux-arts.

1913-1920 – Paris 16<sup>e</sup>. Siège des Ets Brandt, 101, bd Murat

1923 – Paris 8<sup>e</sup>. Arc de triomphe, Place de l'Étoile

1925 – Grille d'honneur de l'Exposition des arts décoratifs et industriels

### **FONDERIES DE SAINT-DIZIER**

1911 – Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 17-19, rue La Fontaine

### **KISS, PAUL**

Ferronnier, né en 1886 à Belafalva (Roumanie), mort en 1962

Son père était ferronnier à Budapest qu'il quitte à seize ans pour aller à Vienne, Berlin et Paris où il arrive à vingt-et-un ans. Travaille chez Brandt, puis chez Borderel & Robert. Il ouvre son atelier rue Delhomme et obtient de nombreuses commandes à Paris, mais aussi en province et à l'étranger (Thaïlande, Egypte, Japon). Il participe au Salon des artistes décorateurs, au Salon d'automne, au Salon des artistes français. Ses publicités mentionnent presque toujours « repoussé au marteau ».

192? – Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 9, rue Michel-Ange

1927 – Levallois-Perret. Cimetière, 101, rue Baudin

1928 – Paris 8<sup>e</sup>. Immeuble, 93, villa Wagram-Saint-Honoré

1932 – Paris 10<sup>e</sup>. Immeuble, 80, quai de Jemmapes

### **LARCHEVÈQUE, ERNEST**

Serrurier renommé à Mehun-sur-Yèvre. Il exécuta en 1862 les trente-deux panneaux de la grille de clôture du chœur de la cathédrale de Bourges sur le modèle réalisé par Boulanger. Il prit Émile Robert comme apprenti et reçut la médaille de bronze de la Société centrale des architectes en 1876.

### **MILINAIRE FRÈRES**

Serrurier

1903 – Paris 18<sup>e</sup>. Immeuble, 41, rue Danrémont

Paris 18<sup>e</sup>. Immeuble, 7 bis, rue Danrémont

### **MOISANT-LAURENT-SAVEY**

À l'origine, Armand Moisant (1838-1906), ingénieur diplômé de l'École centrale, fonde un atelier en 1866. Les

Ateliers A. Moisant deviennent la Société Moisant-Laurent-Savey en 1880, Edmond Laurent étant un ingénieur diplômé de École des arts & métiers en 1871. Dès les années 1870-1880, c'était une des grandes entreprises françaises de construction métallique.

1900 – Paris 8<sup>e</sup>. Grand-Palais, escalier

### **MOREAU, ALPHONSE**

Serrurier. Installé à Paris, on commence à parler de lui dans les années 1860. Il réalise le pavillon impérial à l'Exposition universelle de 1867 et le balcon des Tuileries à Paris, la grille du tombeau du duc de Brunswick à Genève, la table de communion de la cathédrale de Verdun vers 1876, année où il reçoit la médaille d'argent de la Société centrale des architectes. Il cesse son activité aux environs de 1878. « Son atelier a été une pépinière d'artisans habiles à forger, à souder ou à repousser le fer », d'après Lucien Magne.

L'entreprise prend le nom de Moreau Frères, probablement sous la direction de ses fils aux environs de 1880.

1867-1868 – Paris 10<sup>e</sup>. Immeubles, 7, 10, 19, bd Magenta

1868 – Paris 10<sup>e</sup>. Hôtel, 18, rue Beaurepaire

1884 – Chantilly. Rampe du château

v. 1890 – Paris 5<sup>e</sup>. Sorbonne, 49, rue des Écoles

### **NICS FRÈRES**

Michel Nics (v. 1860 à Győr (Hongrie) – 1950 à Paris)

Jules Nics (1885 à Győr – 1963 à Paris)

Michel arrive le premier à Paris et fait venir son frère en 1900. Ils travaillent un temps chez Brandt, Jules suivant les cours du soir de l'École des arts décoratifs. Ils fondent leur entreprise en 1907, tous deux travaillant à la forge. Les deux frères se brouillent en 1932 : l'entreprise ferme. Elle ré-ouvre en 1935 sous la seule direction de Jules mais toujours sous le nom de Nics Frères. Mais la crise, puis la

guerre ralentissent l'activité ; Jules s'arrête en 1958. Dans les années 1920, leur période de plus grande activité, ils employaient environ quarante à cinquante ouvriers.

Paris 15<sup>e</sup>. Immeuble, 90, rue des Cévennes

1930 – Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 91-93, quai d'Orsay

Paris 15<sup>e</sup>. Immeuble, 5 et 7, rue Alasseur

### **POILLERAT, GILBERT**

Né le 22 septembre 1902 à Mer (41), mort le 29 juin 1988.

Diplômé de l'école Boule en 1921, il entre la même année aux Ateliers Brandt où il travaille avec l'architecte Favier. Peu après, il épouse Rosette Belleli, secrétaire chez E. Brandt, femme très cultivée qui jouera un rôle important dans sa carrière. En 1927, il entre chez Baudet-Donon-Roussel qui lui confie la direction d'un atelier d'art ; l'année suivante, il expose pour la première fois au Salon d'automne. En 1946, il démissionne et continue son œuvre de façon indépendante tout en devenant enseignant à l'École nationale des arts décoratifs ; à ses élèves, il communique une culture qui débordait le cadre de la ferronnerie. Président du Salon des artistes décorateurs de 1945 à 1947, il poursuit son activité pendant plusieurs années.

De son métier, il disait : « À moins de cent ans d'intervalle, deux apports industriels transforment le vieux métier. Le premier, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, fut l'invention des laminoirs qui, d'abord en Angleterre, puis en France, livrent au forgeron le fer tout étiré, supprimant ainsi le fastidieux martelage de la billette, masse de fer incandescente, d'où l'artisan doit sortir les barres dont il a besoin. Le second fut, après la Première Guerre mondiale, l'application de l'outillage des industries mécaniques : soudure autogène, soudure électrique, plieuses, petits marteaux pilons dits martinets, meules portatives, chalumeaux découpeurs, poinçonnes... Le vieil atelier de Jean Lamour, avec son armée de forgerons hirsutes, entrait, dans une apothéose

d'étincelles, au domaine de la légende. » (cité par François Baudot, *Gilbert Poillerat*, Paris, Hazan, 1992).

1930 – Paris 7<sup>e</sup>. Chapelle Notre-Dame, 140, rue du Bac

1928-31 – Paris 12<sup>e</sup>. Musée des arts d'Afrique, 293, avenue Daumesnil

1934 v. – Paris 14<sup>e</sup>. Mairie annexe, 26, rue Mouton-Duvernet

v. 1936 – Paris 8<sup>e</sup>. Mutuelles du Mans, 15, rue de Londres

1937 – Paris 16<sup>e</sup>. Palais de Chaillot, Place du Trocadéro

Paris 17<sup>e</sup>. Église Saint-Ferdinand-des-Ternes, 27, rue d'Armaillé

### PROUVÉ, JEAN

Né le 8 avril 1901 à Paris, mort le 23 mars 1984 à Nancy.

Deuxième enfant de Victor Prouvé, mais aîné des garçons, filleul d'Émile Gallé, Jean est « un enfant de l'école de Nancy », comme il se plaisait à dire. La guerre rend la vie difficile à cette famille d'artiste dotée de sept enfants. Il doit abandonner ses études et choisit d'entrer en apprentissage chez Émile Robert, un ami de la famille. Par Fontaine, autre ami de la famille qui s'était fait construire sa maison par François Lecoœur, il travaille un temps dans l'atelier de Szabo puis revient à Nancy et s'établit à son compte en 1924. Sur place, sa clientèle s'élargit assez vite, ce qui l'encourage à aller proposer ses services à Mallet-Stevens qui sera son premier client parisien. Il continue à réaliser quelques travaux de ferronnerie qu'il abandonne peu à peu aux environs de 1929 pour « passer à la construction : j'ai été un des premiers à construire avec de la tôle pliée », confiait-il à Armelle Lavalou.

1926 v. Paris 16<sup>e</sup>. Maison Reifenberg, 4 et 6, rue Mallet-Stevens

1930 – Paris 14<sup>e</sup>. Immeuble sur cour, 7, rue Méchain

1928-31 – Paris 12<sup>e</sup>. Musée des arts d'Afrique, 293, avenue Daumesnil

1934 – Boulogne. Hôtel de ville, 20, avenue André Morizet

1954 – Paris 5<sup>e</sup>. Immeuble, 25, rue Jean de Beauvais

### ROBERT, ÉMILE

Né en 1860 à Mehun-sur-Yèvre, mort en juin 1924 à Mehun-sur-Yèvre.

Affectionnait le titre de sculpteur-forgeron (Th. Harlor)

Famille de serruriers berrichons. « Je suis souvent passé devant le lycée de Bourges mais je n'y suis jamais entré. Mes parents m'envoyaient à une petite école libre à Mehun. » M. Martinet, maître d'école lui donne les premières notions de dessin. Près de chez ses parents (ou de l'école), il est attiré par la forge du père Rose qui « faisait tourner sa roue par des chiens maigres et faméliques » qu'ils piquaient au fer rouge pour les faire accélérer. Passionné de dessin, il suit un peintre de la région, Lacoste, récupère ses tubes usagés et peint chez ses parents. Orphelin de père à treize ans, entre chez un serrurier de Mehun, Larchevêque, « peu soucieux de faire des élèves, de laisser des continuateurs » chargé de l'exécution des grilles de la cathédrale de Bourges ; dur travail d'apprenti. Plus tard, il dira avoir « relevé le marteau des mains de ses aïeux. »

À quinze ans, il passe l'examen d'ajusteur des établissements militaires de Bourges, amasse un pécule et part à Lyon chez un oncle ferronnier et de là, à Oullins chez le forgeron Salesse. Il arrive à Paris à dix-huit ans pour l'Exposition universelle qui le déçoit et entre quatre ans plus tard chez les Frères Moreau, grands forgerons à La Villette où il fait la rampe du château de Chantilly en 1884. À la fin des années 1880, il ouvre un atelier-boutique 34, rue de Miromesnil. En 1887, il expose à l'Union centrale des arts décoratifs, mais il fait surtout des travaux de serrurerie, végétale jusqu'au jour où il délivre le fils d'un architecte officiel enfermé par mégarde ; intéressé par ses travaux, l'architecte lui procure des commandes. Ce n'est toutefois que dans les dernières années du siècle qu'elles commenceront à prendre de l'importance. Empruntant ses motifs à la flore et même à la faune, « il sait donner aux bouquets de métal une apparence de gracilité aérienne. » Toutefois, ajoute Harlor, « en avançant en âge, il semble qu'il ait préféré

aux ingéniosités d'un crayon méticuleux les formes robustes qui paraissent être nées sous le marteau dans la chaleur et le bruit de la forge, ou plutôt, il ajoutait de plus en plus à son génie de ferronnier des dons de sculpteur. Le titre de sculpteur-forgeron était d'ailleurs, celui qu'avec raison, il affectionnait<sup>1</sup>. »

En 1896, il lance une revue mensuelle, *L'art de la ferronnerie ancienne et moderne*, qu'il soutient jusqu'à la fin de 1897. En 1897, il s'installe 42 rue de Tocqueville, puis en 1901, 37 rue Dautancourt. En 1909, il fait une alliance de quatre ans avec les Ets Borderel sans que l'on sache exactement en quoi elle consistait. Il semble que Borderel ait cherché à parer son entreprise du renom d'Émile Robert, tandis que celui-ci se souciait de plus en plus de former des apprentis, ce qu'il commença à faire l'année suivante dans les locaux de Borderel, 131 rue Damrémont ; dès l'année suivante, il avait vingt-cinq apprentis. Peu après, sans qu'apparemment « l'alliance » soit dénoncée, il s'installait à Enghien, 1, boulevard de Ceinture, dans le but « d'échapper à la tyrannie des commandes » et d'agrandir son école qui passe à trente apprentis. Il prend sa retraite en 1914, rentrant au pays natal, où il continue à travailler pour lui, forgeant des animaux. À la fin de sa vie, il s'initie à la poterie, toujours désireux de « faire » avec ses mains.

Il voulait sauver le métier, « relever la dignité du travail en n'abaissant pas l'apprenti par de viles besognes (...) Il fallait voir avec quel respect (ces jeunes gens robustes et alertes sous le bourgeron bleu et le tablier de cuir) écoutaient les conseils du patron et quelle ardeur ils apportaient au travail (...) On leur apprenait le dessin, la forge, l'ajustage, la ciselure (...) Et dans le vaste hall où travaillaient deux cent cinquante ouvriers, c'était la même atmosphère d'art, d'émulation, de travail et de sincérité<sup>2</sup> ». Homme aux

grands dons et au grand cœur, il était davantage soucieux de transmettre sa passion et son savoir que d'accomplir une carrière.

- 1884 – Chantilly. Château (rampe)
- 1898 – Paris 5<sup>e</sup>. Musée de paléontologie, place Valhubert
- 1899 – Paris 20<sup>e</sup>. Cimetière du Père-Lachaise, boulevard de Ménilmontant
- 1900 v. – Bougival. Église Notre-Dame, place des Combattants
- 1902 – Paris 8<sup>e</sup>. Immeuble, 29, boulevard de Courcelles
- 1904 – Paris 18<sup>e</sup>. Saint Jean de Montmartre, 19, rue des Abbesses  
Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 5, rue de Luynes
- 1905 – Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 7, rue Le Tasse (?)  
Paris 18<sup>e</sup>. Immeuble, 153, rue Lamarck
- 1910 – Paris 6<sup>e</sup>. Hôtel Lutetia, 45, boulevard Raspail  
Paris 7<sup>e</sup>. Hôtel particulier, 12, avenue Élisée-Reclus  
Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 3, rue Thiers  
Paris 14<sup>e</sup>. Immeuble, 20 bis, avenue d'Alésia
- 1911 – Paris 8<sup>e</sup>. Immeuble, 29, rue La Boétie  
Paris 11<sup>e</sup>. École, 25-27, rue Rouelle  
Paris 11<sup>e</sup>. Immeuble, 5 bis rue du Chemin-vert (?)
- 1912 – Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 1, avenue de Camoëns  
Neuilly s/S. Immeuble, 50 bis, avenue Charles-de-Gaulle
- 1913 – Paris 9<sup>e</sup>. Lycée Jules-Ferry, 77, boulevard de Clichy  
Paris 17<sup>e</sup>. Église luthérienne suédoise, 9, rue Médéric
- 1914 – Paris 13<sup>e</sup>. Institut de paléontologie, 1, rue René Panhard
- 1914 – Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 30, avenue Marceau  
Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 43, rue Émile-Menier

1. Th. Harlor, « Les fers forgés d'Émile Robert », *Exposition rétrospective*, Paris, Musée des arts décoratifs, 1925.

2. Hugues Lapaire : *Portraits berrichons*, Paris, Éd. Radot, 1927.

**ROESCHER**

1903 – Paris 8<sup>e</sup>. Chapelle Notre-Dame de la Consolation, 23, rue Jean Goujon.

**RUHLMANN, AUGUSTE**

Frère d'Émile J. Ruhlmann dont la carrière a quelque peu éclipsé la sienne

1930 v. – Paris 4<sup>e</sup>. Magasin Nicolas, 19, rue Saint-Antoine

**SALVANHAC, J.**

1900 – Paris 10<sup>e</sup>. Immeuble, 14, rue d'Abbeville

1900 – Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 21, rue Monsieur

**SCHENCK, EDOUARD**

Né en août 1874 à Toulouse, mort en 1959.

Fils d'un bijoutier communard qui dut fuir Paris en 1871 et s'installer à Toulouse ; il faisait essentiellement des copies de bijoux Louis XV. Devenu apprenti, son fils s'efforça de dessiner des bijoux modernes ainsi que des pièces de céramique. Il « monte » ensuite à Paris, continue la bijouterie et de menues pièces (boutons de porte...) en cuivre repoussé. Il expose chez Boutet de Monvel, mais les commandes n'affluent pas. Ses difficultés financières sont telles que son père se suicide en 1903 pour qu'il touche la prime d'assurance. Quelques jours après, il reçoit une commande de Frantz Jourdain pour les montants de la Samaritaine. Elle sera suivie d'une commande semblable pour les Magasins réunis car il était le seul à Paris à savoir travailler le cuivre sur de grandes feuilles. C'est peu après, vers 1910, qu'il délaisse le cuivre pour le fer. Les commandes commencent à venir dont celle de son œuvre la plus connue : la coupole des Galeries Lafayette avec le verrier Gruber. En 1913, il se fait construire une maison-atelier rue Vergniaud par Frantz

Jourdain ; elle ne sera achevée qu'en 1917. Après la fin de la guerre, il aura une activité importante, employant jusqu'à cinquante ouvriers, et travaillant notamment pour Auguste Perret, Henri Favier et Louis Brachet, Brachet qui écrivait : « Schenck vise presque toujours au côté pratique et à l'exécution facile par mépris des tours de force, obtenant la richesse décorative du fer, simplement marqué d'empreintes, par le pointeau, le burin ou le dégorgeoir, empreintes qui font vivre les surfaces unies des barres, rappelant ainsi la beauté de matières et d'épidermes des choses de la nature » (*Art et bâtiment*, 15.II.1929). Il se refusera toujours à signer une œuvre ; une seule plaque de la Samaritaine est signée LS ; elle fut faite par sa femme Léonie. À la mort de celle-ci, en 1936, il ferma son atelier, d'autant que les lois sociales en rendaient la rentabilité plus qu'aléatoire.

1900 – Paris 18<sup>e</sup>. Hôpital Bretonneau, 4-6, rue Carpeaux

1905 – Paris 1<sup>er</sup>. Ex-Samaritaine, rue de la Monnaie

1908 – Paris 2<sup>e</sup>. Ex-Crédit lyonnais, 6, rue du Hanovre

Paris 19<sup>e</sup>. Immeuble, 95, avenue Gambetta

1912 – Paris 1<sup>er</sup>. Immeuble de la Semeuse, 16, rue du Louvre

1912 – Paris 9<sup>e</sup>. Galeries Lafayette, 38, boulevard Haussmann

1923 – Paris 8<sup>e</sup>. Immeuble « Callot Sœurs », 41, avenue Montaigne

1925 – Paris 4<sup>e</sup>. Immeuble, 58, rue du Roi-de-Sicile

193? – Paris 14<sup>e</sup>. Immeuble, 8, rue George-Braque

1931 – Paris 12<sup>e</sup>. Musée des arts d'Afrique, 293, avenue Daumesnil

1936 – Paris 4<sup>e</sup>. Poste, 12, rue Castex

**SCHWARTZ & MEURER, SCHWARTZ-HAUTMONT**

Albert Schwartz, né le 3 mars 1861 à Paris, mort en 1930, fils d'Isidore, opticien, qui meurt prématurément alors qu'Albert préparait l'École centrale. Il est engagé en 1882 comme ingénieur avec Auguste Meurer chez Bergerot qui avait repris Dormois. Bergerot se retire en 1894, lais-

sant sa place à Albert Schwartz et Auguste Meurer qui se retire en 1908.

Avec son ami d'enfance, Lyon-Lévy, et sur ses conseils, Albert Schwartz forme avec lui la nouvelle société dont Lyon-Lévy est président et Albert Schwartz administrateur-délégué. En 1913, les Ets Schwartz & Meurer fusionnent avec la Sté Bergeotte-Roy, fondée en 1844. Schwartz, Meurer et Bergeotte fusionne vers 1919 avec les Ateliers de construction, forges et fonderies d'Hautmont, fondés en 1851.

Le fils d'Albert, Jean Schwartz, (1899 – 1967) architecte diplômé de l'École des beaux-arts, entre dans l'entreprise en 1926. Il est directeur en 1930, administrateur délégué en 1939, président directeur général en 1943, son fils Jean-Jacques assurant ensuite la relève.

1889 – Paris 16<sup>e</sup>. Restaurant de la Grande-Cascade, bois de Boulogne

1894-97 – Paris 16<sup>e</sup>. Fleuriste municipal, 3, avenue de la Porte d'Auteuil

1900 – Paris 8<sup>e</sup>. Grand palais, grille avenue Franklin-D.-Roosevelt

1903 – Paris 12<sup>e</sup>. Immeuble, 30, avenue Daumesnil

1905-1930 – Paris 1<sup>er</sup>. Ex-Samaritaine, rues de la Monnaie et de Rivoli

1928 – Paris 8<sup>e</sup>. Immeuble Lens et Moselle, 9, avenue Percier

### **SUBES, RAYMOND**

Né le 13 avril 1891 à Paris, mort le 30 janvier 1970 sur la route d'Orléans à Paris.

Son père travaillait à la Cie du Gaz et consentit à inscrire son fils à l'école Boullé sur les instances du professeur de dessin de cet élève très doué. Il est engagé comme dessinateur en 1910 chez Borderel & Robert où « il alterne les travaux spéculatifs de la composition avec ceux de la forge » auxquels l'initie le virtuose du marteau qu'était Robert ; parallèlement, il suit l'enseignement de Paul Genuys à l'École des

arts décoratifs. Mais en 1911, il part faire le service militaire qu'il « enchaîne » directement pour le front. Gravement blessé d'une balle au poumon le 24 août 1914, « il se porte sous le feu au secours de son capitaine, également blessé et incapable de marcher », est réformé en 1916 pour tuberculose pulmonaire. Son capitaine, de La Laurencie, ne sera pas ingrat et lui permettra de devenir actionnaire de l'entreprise, passablement désorganisée par les mobilisations, les décès... Ernest Borderel lui confie les relations avec les architectes. Il réalise alors peu à peu tout ce que la ferronnerie peut apporter à l'architecture. Son dessin, proche de celui de Robert, s'en affranchit rapidement et trouve l'expression qui lui est propre : un art nouveau épuré, stylisé, dans lequel l'arabesque domine.

L'un des premiers architectes à lui passer commande sera Marrast pour l'église Saint-Louis de Vincennes, consacrée en 1924. Bouwens van der Boijen lui commande les rampes d'escalier et les galeries du grand hall du paquebot « Ile-de-France » en 1926,

Sa position s'affermi chez Borderel & Robert. En 1927, il est directeur des services de ferronnerie d'art et Borderel demandant à être soulagé, il devient cette même année administrateur-délégué avec Georges Fourcatt, chargé de la partie charpente. Une publicité dans *L'Architecture d'aujourd'hui* en 1938, le mentionne toujours comme directeur artistique. Il devient peu après le président ou l'administrateur délégué de l'entreprise car, vers 1941, il s'adjoint son neveu Pierre Grossetête, fraîchement diplômé de l'École polytechnique, pour diriger la construction métallique.

Il sera l'un des rares ferronniers à poursuivre une activité artistique après la guerre, notamment pour les Monuments historiques. Il préside le Salon des Tuileries à partir de 1956 et la Société des artistes décorateurs de 1956 à 1960, est élu à l'Académie des beaux-arts en mai 1958, devient commandeur de la Légion d'honneur, des Palmes académiques et des Arts et lettres.

1924 – Vincennes. Église Saint-Louis, rue Fays

- 1924 – Paris 8<sup>e</sup>. Immeuble, 22, rue Beaujon  
 1924 – Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 14, avenue Duquesne  
 1926 – Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 19 boulevard Raspail  
 1926 – Neuilly s/S (92), 8 bis, boulevard Maillot  
 1927 – Paris 1<sup>er</sup>. Banque de France, 31, rue Croix-des-Petits-Champs  
 Paris 6<sup>e</sup>. Immeuble, 14, rue Guynemer  
 Villemomble. Église Saint-Louis, square de Verdun  
 1928 – Aubergenville, Église Sainte Thérèse, place de Louvain à Élisabethville  
 Paris 9<sup>e</sup>. Crédit du nord, 6-8, boulevard Haussmann  
 Paris 8<sup>e</sup>. Banque Scalbert-Dupont, 26, avenue Franklin-Roosevelt  
 Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 17, rue Franklin  
 1929 – Paris 17<sup>e</sup>. Immeuble, 6, boulevard d'Ornano  
 1929 – Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 12, avenue Émile-Accolas  
 1930 – Paris 9<sup>e</sup>. BNCI-BNP, 16, boulevard des Italiens  
 Paris 7<sup>e</sup>. Ex-hôtel Godillot, 5, avenue Émile-Accolas  
 Paris 6<sup>e</sup>. Institut d'art et d'archéologie, 3, rue Michelet  
 1931 – Paris 8<sup>e</sup>. Monument aux morts, station de métro Richelieu-Drouot. Deux torchères en ferronnerie  
 Paris 12<sup>e</sup>. Musée des arts d'Afrique, 293, avenue Daumesnil  
 1932 – Paris 15<sup>e</sup>. Immeuble, 7, rond-point Mirabeau  
 Paris 2<sup>e</sup>. Immeuble de bureaux, 24, rue Feydeau  
 Paris 8<sup>e</sup>. Ex-National city bank of New York, 60, Champs-Élysées  
 Paris 4<sup>e</sup>. Crèche, 1, rue du Figuier  
 Paris 9<sup>e</sup>. Immeuble, 6, rue Ballu (?)  
 Paris 5<sup>e</sup>. Mairie, place du Panthéon  
 Paris 7<sup>e</sup>. Ministère de la Marine marchande, 3, place de Fontenoy  
 1933 – Bobigny. Ex-L'Illustration, 153, rue de Stalingrad  
 Issy-les-Mx. Salle des fêtes, avenue Victor-Cresson,  
 Puteaux. Mairie, avenue de la République  
 Paris 17<sup>e</sup>. Immeuble, 134-142, boulevard Berthier  
 Paris 15<sup>e</sup>. Église Saint-Léon, place du Cardinal-Amette  
 Paris 9<sup>e</sup>. Bureaux, 21, rue de Chateaudun  
 Paris 14<sup>e</sup>. Mairie annexe, 2, place Ferdinand-Brunot  
 Paris 2<sup>e</sup>. Banque de France, 37, rue du Louvre  
 Paris 8<sup>e</sup>. Restaurant Lucas-Carton, 9, place de la Madeleine  
 1934 – Paris 15<sup>e</sup>. Lycée Camille-Sée, rue Léon-Lhermitte  
 Paris 15<sup>e</sup>. Immeuble, 3 et 5, boulevard Victor  
 1935 – Paris 8<sup>e</sup>. Immeuble, 33, avenue Montaigne  
 Cachan. Hôtel de ville, place Gambetta  
 1936 – Paris 17<sup>e</sup>. Lycée Jean-Drouant, 20, rue Médéric  
 Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 1, avenue Paul Doumer  
 Ivry s/Seine. Église Saint-Jean-Baptiste, 207, avenue de Verdun  
 Paris 5<sup>e</sup>. La tour d'argent, 17, quai de la Tour-nelle  
 1937 – Paris 12<sup>e</sup>. Église du Saint-Esprit, 186, avenue Daumesnil  
 Paris 13<sup>e</sup>. Institut dentaire, 11, rue George-Eastman  
 Paris 16<sup>e</sup>. Cimetière de Passy, 2, rue du Commandant-Schloesing  
 Paris 16<sup>e</sup>. Palais de Chaillot, place du Trocadéro  
 Paris 16<sup>e</sup>. Palais de Tokyo, avenue de New-York  
 Suresnes. Dassault-Systèmes, 9, quai Marcel-Dassault (et 2001)  
 Sceaux (92). Lycée Marie-Curie, 1, rue Constant-Pilate  
 1938 – Saint-Maur (94). Lycée Marcelin-Berthelot  
 Paris 20<sup>e</sup>. Lycée Hélène-Boucher, 75, cours de Vincennes

- Paris 5<sup>e</sup>. CET, 66, boulevard St-Marcel, 1939  
 – Paris 17<sup>e</sup>. Collège Boris-Vian, 98, boulevard Berthier
- 1939 – Paris. Pont du Carrousel
- 1942 – Neuilly s/S (92). Rambarde du pont de Neuilly, posée en 1954
- 1945 – Boulogne. Rambarde du pont de Saint-Cloud
- 1946 – Paris 17<sup>e</sup>. Église Sainte-Odile, 2, avenue Stéphane-Mallarmé
- 1948 – Paris 6<sup>e</sup>. Église Saint-Germain-des-Prés, place St-Germain-des-Prés
- 1950 v – Paris 8<sup>e</sup>. Hôtel Dassault, 7, rond-point des Champs-Élysées
- 1953 – Paris 2<sup>e</sup>. BNP, 41, avenue de l'Opéra
- 1959 – Paris 15<sup>e</sup>. Journaux officiels, 26, rue Desaix
- 1962 – Paris 7<sup>e</sup>. Dôme des Invalides. Tombeau de Lyautey

### **SZABO, ADALBERT (BELLA)**

Né le 11 janvier 1877 à Kiskunfélegyhaza (Hongrie), mort le 8 avril 1961 à Paris.

Parfois aussi prénommé Georges, il vint à Paris dans les années 1890. En 1896, il fonde un cours de ferronnerie d'art et de repoussage au marteau à la Chambre syndicale des ouvriers serruriers de la Seine. Selon Prouvé qui travaillera dans son atelier après la Guerre de 1914, c'était « une force de la nature ». Il s'installe à son compte en 1905. « Ma vie durant – dira-t-il à la revue *Serrurerie* en juillet 1960 – j'ai beaucoup travaillé, beaucoup peiné au sein d'une profession qui n'était pas toujours « rose ». Quand je me suis installé à mon compte, les temps étaient très durs. Aujourd'hui, je crois avoir réalisé pleinement ma vie. De tout ce qui est ferronnerie, rien ne m'est plus étranger ; mais j'œuvre toujours dans cette perpétuelle recherche d'un but unique : l'art, et à chaque étape de l'œuvre, cet art change de visage, se transforme, offre des ressources inconnues,

des possibilités nouvelles, des horizons inespérés. Et c'est peut-être cet espoir permanent, cet enthousiasme toujours renouvelé qui donne à une vie de labeur tout son sens. »

Outre ses travaux parisiens, il réalisa les grilles de la salle à manger du paquebot « Normandie », les ferronneries de l'hôtel de ville du Touquet et de Calais... Il employa jusqu'à une trentaine de compagnons.

- 1913 – Paris 9<sup>e</sup>. Central téléphonique, 17, rue du Faubourg-Poissonnière
- Paris 9<sup>e</sup>. Immeuble de bureaux, 5, rue des Italiens
- Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 67, boulevard Raspail
- 1920 – Paris 3<sup>e</sup>. Ex-Central téléphonique, 106, rue du Temple
- 1921 – Paris 9<sup>e</sup>. Ex-Banque de l'Union parisienne, 16, rue Le Pelletier
- 1923 – Paris 9<sup>e</sup>. Poste, 22, rue de Provence
- 1925 – Paris 11<sup>e</sup>. Cusenier, 226, boulevard Voltaire
- 1929 – Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 43, avenue Charles-Floquet
- 1937 – Paris 16<sup>e</sup>. Palais de Tokyo, avenue du Président-Wilson

### **SZETLAK, G.**

- 1929 – Paris 7<sup>e</sup>. Immeuble, 89, quai d'Orsay
- 1932 – Paris 16<sup>e</sup>. Immeuble, 115, av. Henri-Martin